ŒUVRES
DE GRESSET.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.



GRESSET

OEUVRES

DE GRESSET.

TOME PREMIER.



PARIS,

L. DE BURE, LIBRAIRE, RUE DE BUSSY, N° 30.

M DCCC XXVI.



OEUVRES
DE GRESSET.

VER-VERT.

A MADAME L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les graces solitaires
Brillent sans fard et règnent sans fierté ;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté ;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrace,

Soyez ma muse, échauffez mes accents,
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane, au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs :
On auroit pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux ;
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Énée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui.
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages ;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes :

Puissent vos lois se lire dans mes rimes !
Si, trop sincère, en traçant ces portraits
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits ;
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses.
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir :
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels,
Ce ne seroit ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air ou sous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
Très rarement en devient-on meilleur :
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares ;

Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivoit naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même, et ses graces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
Ver-Vert (c'étoit le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il étoit beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent ;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire ;
Et chaque mère, après son directeur,

N'aimoit rien tant : même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grace aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Ver-Vert étoit l'ame de ce séjour :
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit et tout dire et tout faire,
Il étoit sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il béquetoit et guimpes et bandeaux.
Il n'étoit point d'agréable partie
S'il n'y venoit briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler :
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant :
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse ;

Tel autrefois César en même temps
Dictoit à quatre en styles différents.
Admis par-tout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeoit au réfectoire :
Là tout s'offroit à ses friands desirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeoient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Ver-Vert l'éprouvoit chaque jour :
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupoit du beau pensionnaire;
Ses jours couloient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchoit d'ordinaire :
Là de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très rarement les antiques discrètes
Logeoient l'oiseau; des novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût :
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.

Quand chaque soir le jeune anachorète
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposoit sur la boîte aux agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyoit la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas :
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile ;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile ;
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante ;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir,
Ceci soit dit entre nous en silence.
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence
Ver-Vert vivoit sans ennui, sans travaux ;

Dans tous les cœurs il régnoit sans partage.
Pour lui sœur Thècle oublioit les moineaux :
Quatre serins en étoient morts de rage ;
Et deux matoux, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie et de langueur.
Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs ;
Qu'un temps viendroit, temps de crime et d'alarmes,
Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs !
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école
Point ne manquoit du don de la parole
L'oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparloit pas:
Bien est-il vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'étoit point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Ver-Vert étoit un perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot:
Mais en revanche il savoit des cantiques,
Des *oremus*, des colloques mystiques;

Il disoit bien son *benedicite*,
Et *notre mère*, et *votre charité*,
Il savoit même un peu de soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque :
Il avoit eu dans ce docte manoir
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il étoit là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les noëls anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes:
Finalement Ver-Vert savoit par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.
   Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau Ver-Vert ne bougeoit du parloir.
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,

Portoit l'oiseau : d'abord aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine ;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs ;
Mais la beauté du tendre néophyte
N'étoit encor que le moindre mérite ;
On oublioit ces attraits enchanteurs
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses
Que lui dictoient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençoit son récit ;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit.
Éloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout son auditoire :
Quel orateur en pourroit dire autant ?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire :
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement.
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec, et parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,

Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos sœurs traitoient dans leur enclos.
  Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine, et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé;
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.
  Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire!
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire;
Trop de talents, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.
  Ton nom, Ver-Vert, tes prouesses brillantes,

Ne furent point bornés à ces climats;
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation
A tout savoir ne sont pas les dernières,
Par quoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disoit du perroquet vanté,
Desir leur vint d'en voir la vérité.
Desir de fille est un feu qui dévore,
Desir de nonne est cent fois pire encore.
Déja les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernois à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
Soit pour un temps amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.

La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours. Quel siècle jusque-là!
Lettre sur lettre, et nouvelle semonce:
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.

Je languirai, forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée :
Pars, cher Ver-Vert, et dans ton heureux cours
Sois pris par-tout pour l'aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit à la sourdine
Très souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit de très grand cœur
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.

Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole :
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au cloître un jour rapporter sa vertu !
Quoi qu'il en soit, déja la rame vole ;
Du bruit des eaux les airs ont retenti ;
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

FIN DU CHANT SECOND.

CHANT TROISIÈME.

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voituroit le saint oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons :
Pour un enfant qui sort du monastère
C'étoit échoir en dignes compagnons !
Aussi Ver-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère :
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendoit point leur style ;
Ce n'étoit plus paroles d'évangile ;
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de bible et d'oraisons mentales,
Qu'il entendoit chez nos douces vestales ;
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens :

Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de gargotte ;
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le patron du vin :
Puis les Gascons et les trois péronnelles
Y concertoient sur des tons de ruelles :
De leur côté, les bateliers juroient,
Rimoient en dieu, blasphémoient, et sacroient ;
Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
Articuloit sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
Ver-Vert gardoit un silence forcé ;
Triste, timide, il n'osoit se produire,
Et ne savoit que penser et que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le perroquet rêveur.
Frère Lubin d'un ton peu monastique
Interrogea le beau mélancolique :
L'oiseau benin prend son air de douceur,
Et, vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave, ma sœur.*
A cet *Ave* jugez si l'on dut rire ;
Tous en *chorus* bernent le pauvre sire.
Ainsi berné le novice interdit
Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit.

Et qu'il seroit mal mené des commères
S'il ne parloit la langue des confrères :
Son cœur, né fier, et qui jusqu'à ce temps
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissants.
A cet instant, en perdant patience,
Ver-Vert perdit sa première innocence.
Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
Du beau françois les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête :
Ils furent tous oubliés en deux jours ;
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne !
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,

En moins de rien fut rudement habile :
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier ;
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés ; il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un mor... Ver-Vert faisoit l'écho :
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur ;
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane.
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du ciel au diable emporte un jeune cœur !

Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers ?
Sans doute, hélas ! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,

Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.
Sans doute alors l'accès du monastère
Étoit d'ennuis tristement obsédé;
La grille étoit dans un deuil solitaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux : Ver-Vert n'en est plus digne;
Ver-Vert n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent :
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne.
Les vents légers et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie;
Sans la vertu que vaut un grand génie?
N'y pensez plus : l'infame a sans pudeur
Prostitué ses talents et son cœur.

Déja pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos sœurs impatientes;
Pour leurs desirs le jour trop tard naissoit,
Des cieux trop tard le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,

Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentiments, un mérite achevé :
Mais, ô douleur ! ô vaine et fausse attente !
La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une tourière étoit assise au port :
Dès le départ de la première lettre
Là chaque jour elle venoit se mettre ;
Ses yeux, errant sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude ouvert en tapinois,
A sa grand' coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et mieux encore à sa petite croix.
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnoit au diable ;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon
Dont il savoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence, et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la tourière l'emporte :

Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant ; les uns disent au cou,
D'autres au bras ; on ne sait pas bien où :
D'ailleurs, qu'importe ? à la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmène ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne : on étoit lors au chœur ;
On quitte tout, on court, on a des ailes :
« C'est lui, ma sœur ! il est au grand parloir ! »
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les vieilles même, au marcher symétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit ; et la mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau :
C'étoit raison, car le fripon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau ;
Cet œil guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand dieu ! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer et connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il rassemble
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble :
En entendant cet essaim bourdonner
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,

Rouloit les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief : cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mère prieure
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin ;
Pour premiers mots, et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond avec un ton faquin :
« Par la corbleu! que les nonnes sont folles! »
L'histoire dit qu'il avoit en chemin
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire
En lui disant : Fi donc, mon très cher frère !
Le très cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très richement en tain.
Vive Jésus! il est sorcier, ma mère!
Reprend la sœur. Juste Dieu! quel coquin!
Quoi! c'est donc là ce perroquet divin?
Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Grève,
L'apostropha d'un *La peste te crève!*
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier, chacune eut son paquet :

Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouoit leur sermon nasillard.
Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit su rapporter des bateaux,
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue;
Les B, les F, voltigeoient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.
« Jour de Dieu!... mor!... mille pipes de diables! »
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix:
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent;
Et sur son nez la mère Cunégonde
Se laissant choir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe:
Père éternel! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde! ah! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné?

Mon doux sauveur ! en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Ver-Vert si chéri, si prôné ?
Qu'il soit banni ! qu'il soit remis en route !
O dieu d'amour ! reprend la sœur Écoute,
Quelles horreurs ! chez nos sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse !
Quel hérétique ! ô divine sagesse !
Qu'il n'entre point ! avec ce Lucifer
En garnison nous aurions tout l'enfer.
Conclusion, Ver-Vert est mis en cage :
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pélerin ne demandoit pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs : toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable ;
Car quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,

L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé !
  Il part enfin, porté par la tourière,
Mais sans la mordre en retournant au port :
Une cabane emporte le compère,
Et sans regret il fuit ce triste bord.
  De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir, lorsqu'enfin de retour
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entrent neuf vénérables :
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Ver-Vert paroît sans gloire et sans appui.
On est aux voix : déja deux des sibylles
En billets noirs ont crayonné sa mort;
Deux autres sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir brachmane ;
Mais de concert les cinq dernières voix

Du châtiment déterminent le choix :
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence ;
Jardin, toilette, alcoves, et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est point tout : pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geolière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs :
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines ;
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.

Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les dragons et le moine ;
Et, pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton,

Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va pour ces lieux être un jour d'alégresse;
Tous ses instants, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je? hélas! ô plaisirs infidèles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable et liberté plénière;
Tout exprimoit de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs:
Mais, de nos sœurs ô largesse indiscrète!
Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre, et brûlé de liqueurs,
Ver-Vert, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,

Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Élysée et les sacrés bosquets
Le mène au rang des héros perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté ! La sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature.
Plus d'une main, conduite par l'amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie ;
Et la Douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau :
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs :

En les lisant on sent naître ses pleurs :

« Novices, qui venez causer dans ces bocages
« A l'insu de nos graves sœurs,
« Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages ;
« Apprenez nos malheurs.
« Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre,
« Parlez, mais parlez pour nous plaindre ;
« Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
« Ci gît Ver-Vert, ci gisent tous les cœurs. »

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose,
De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
Transportera son ame et son caquet.

FIN DE VER-VERT.

LE
CARÊME IMPROMPTU.

Sous un ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'armorique plage,
Il est une île, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitants malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'onde,
Et n'être connus que des cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,

Qui sont les vivants et les morts.
  De cette étrange résidence
Le curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas,
Et d'offices qu'il n'entend pas;
Parmi les notables de l'île
Il est regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagère,
Et que j'outre le caractère :
« Quelle apparence? dira-t-on :
« Quelle île assez abandonnée
« Ignore le temps de l'année?
« Non, ce trait ne peut être bon
« Que dans une île imaginée
« Par le fabuleux Robinson. »
De grace, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon.
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule :
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.

Le curé de l'île susdite,
Vieux papa, bon Israélite,
(N'importe quand advint le cas)
N'avoit point avant les étrennes
Fait apporter de nos climats
De guide-ânes ni d'almanachs,
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France:
Abandonnée aux noirs frimas
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printemps.
Pendant ces trois mois de tempête
Que faire sans calendrier?
Comment placer les jours de fête?
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise
Quelque autre curé plus savant
N'auroit pu régir son église,

3.

Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré sans remise
Aux périls du moite élément;
Mais, pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon prêtre assurément
Chérissoit trop son existence.
C'étoit d'ailleurs un vieux routier,
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,
Dégoisoit psaumes et leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A son assistance chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chômer la fête des rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les fêtes mobiles.

Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu:
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte sa ménagère,
Et de son magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
  Ceci posé, janvier se passe;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, mars le remplace,
Et l'aquilon régnoit toujours:
Du printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance,
Ou, bonnement et sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé chaque jour
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.

Cependant, poursuit la chronique,
Le carême depuis un mois
Sur tout l'univers catholique
Étendoit ses austères lois:
L'île seule, grace au bon homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitants
Vivre en gras pendant tout ce temps.
De vrai, ce n'étoit fine chère;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytère,
Tous, dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'instruire nos impénitents,
Le diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printemps:
C'étoit lui qui, par stratagème
Leur rendant contraire tout vent,

Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement,
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon :
Fait digne de réflexion ;
Car de la sainte quarantaine
Déja la cinquième semaine
Venoit de commencer son cours.
Il vient ; il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'église
Pâque revenoit dans dix jours :
« Dieu soit loué ! prenons courage,
« Dit-il enfonçant son castor ;
« Grace au Seigneur, notre voyage
« Se trouve fait à temps encor
« Pour pouvoir, dans mon ermitage,
« Fêter Pâque selon l'usage. »
Content il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs et de lunettes.

Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux,
Prônant avec un zèle extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême :
« Mais, poursuit-il, j'ai mon système,
« Mes frères, nous n'y perdrons rien,
« Et nous le rattraperons bien :
« D'abord, avant notre abstinence,
« Pour garder l'usage ancien,
« Et bien remplir toute observance,
« Le mardi-gras sera mardi ;
« Le jour des cendres, mercredi ;
« Suivront trois jours de pénitence,
« Dans toute l'île on jeûnera ;
« Et dimanche, unis à l'église,
« Sans plus craindre aucune méprise,
« Nous chanterons l'*Alleluia.* »

LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SEGONZAC.

De mes écrits aimable confident,
Cher Segonzac, ma muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au temple de Mémoire
Je placerois le pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance et la gloire.
Je l'ai promis; je remplis mon serment.
A dire vrai, cette moderne histoire
Est un peu folle, il en faut convenir.
Est-ce un défaut? non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie

Quoi ! la sagesse est-elle de saison ?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits,
Et, les voilant d'une gaze légère,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : honni qui mal y pense !
Attention : j'ai toussé ; je commence.
Non loin des bords du Cher et de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres
A pour clergé le plus gueux des chapitres.
Là ne sont point de ces mortels fleuris
Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude et libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris :
On ne voit là que pâles effigies
Qui du champagne onc ne furent rougies,
Que maigres clercs, chanoines avortons,
Sans rabats fins et sans triples mentons ;
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, et de chanter eux-mêmes.

Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un chapelain, et quatre enfants de chœur :
Ces jouvenceaux ont leur gîte ordinaire
Chez dame Barbe ; elle leur sert de mère
Et de soutien : le public est leur père.
Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe est une octogénaire,
Un vétéran de la communauté,
Fille jadis, aujourd'hui douairière,
Qui dès seize ans, d'un siècle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains et des moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines :
D'abord servante ; ensuite adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement.
Déja trois fois elle a vu dans l'église
De père en fils chaque charge transmise.
Barbe, en un mot, au chapitre susdit
De race en race a gardé son crédit.
Or chez ladite arriva notre histoire
En juin dernier : l'aventure est notoire.
Par cas fortuit l'enfant de chœur Lucas
Avoit usé l'étui des pays bas :
Vous m'entendez ; sa culotte trop mûre
Le trahissoit par mainte découpure ;

Déja la brèche, augmentant tous les jours,
Démanteloit la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit : mais que faire ?
Elle étoit pauvre, et l'étoffe étoit chère ;
D'une autre part le chapitre étoit gueux ;
Et puis d'ailleurs le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connoissant parents ni légitime,
N'avoit en tout dans ce stérile lieu
Pour se chauffer que la grace de Dieu ;
Il languissoit dans une triste attente,
Gardant la chambre, et rarement debout.
Enfin pourtant l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût :
Nécessité tire parti de tout;
Nécessité d'industrie est la mère.

Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on paroit le lutrin ;
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formoient le corps de ce grimoire antique ;
De ces feuillets, de la crasse endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit sans dommages

Du livre affreux détacher quelques pages :
Elle en prend quatre, et les coud proprement
Pour relier un volume vivant.
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon
Prit justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable ;
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignoit plus les insultes du vent.
Or cependant arrive la Saint-Brice,
Fête du lieu, fête du grand office :
Le maître-chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre ; il cherche, mais en vain ;
A feuilleter il perd et temps et peine :
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes ;
Mais par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir, portoit l'office en croupe ;
Le chantre lit, et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau :
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.

On délibère ; on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt on le style au service ;
En quatre tours il apprend l'exercice.
Déja d'un air intrépide et dévot
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot :
A livre ouvert le chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très gravement poursuit ce chant falot :
Concert grotesque et digne de Callot.

Tout alloit bien jusques à l'évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et, tenant bon, il enrage en silence ;
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin fuit en criant comme un diable ;
Et loin de là va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.

Le fait est sûr : sans peine on peut m'en croire;
De deux Gascons je tiens toute l'histoire.

C'est pour toi seul, ami tendre et charmant,
Que j'ai permis à ma muse exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,
De s'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment :
Que loin de toi jamais il ne transpire.

Si par hasard il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire
Ce libre essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots et les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,
De nos chansons critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déja j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes vers, foudroyer et proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux;
Je les entends gravement s'entredire,

D'un air capable et d'un ton doucereux :
« Y pense-t-il ? quel écrit scandaleux !
« Quel temps perdu ! pourquoi, s'il veut écrire,
« Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
« Des traits moraux, des éloges fameux ?... »
Mais, dédaignant leur absurde satire,
Aimable abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps et de peines entre eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.

Pour toi, fidèle au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoïquement
Au grave poids d'une raison chagrine
Les jeux légers d'une muse badine.
Non : la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les Ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant Du Cerceau :
Sage enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse ;

Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours; et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Graces;
Et les censeurs, obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un françois fade, ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.

ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIÈRE.

LA CHARTREUSE.

A M. D. D. N.

Pourquoi de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours ;
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates

J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédants, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots :
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légère des vents
Emportoit mes foibles serments.
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté ;
Entre Uranie et Terpsichore
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté :
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,

Autour de la flamme infidèle
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté.
Mais comment faire, en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Égayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentiments, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux! quel contraste douloureux!
Au premier aspect de ces lieux,

Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long-temps enseveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore;
Et, malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans cés vers.
De l'assoupissante élégie
Je méprise trop les fadeurs;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs;
Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient, sur de foibles tons,
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations:
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort;

Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la fable
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,

Loin du séjour des agréments;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où dans un loisir studieux
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux :
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paroît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite;
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,

Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard :
Et tandis que pour vous je veille
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats

Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien : telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets :
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siége
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques romans.
Sur ce portrait abominable

On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux! loisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur;
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,

Loin de tout importun jaseur ;
Loin des froids discours du vulgaire,
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuses
Où d'insipides précieuses,
Et de petits fats ignorants,
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en compliments ;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau ;
Loin de ce médisant infame
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho ;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'*incognito ;*
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,

Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédants de Rome et de Grèce
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des misères pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux et burlesques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux druide empesé
Qui, sous un air symétrisé,
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;
Loin de tous ces faux cénobites

Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques visites,
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs moutiers;
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi parfois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase, et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction,
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton,
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être sans imposture
L'interprète de la nature,

Et le peintre de la raison ;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame sensée
Qui, loin de la route tracée
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs ;
Mais sur cette légère empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits
N'est point l'asile et le pourpris
De l'entière béatitude !
Que dis-je ? est-on seul, après tout,
Lorsque, touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût ?
Par une illusion charmante,

Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtements funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Élysée
Sauvent du souffle de la mort.

Tantôt de l'azur d'un nuage,
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des Amours.
Épris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accents,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poëte sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,

Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères,
Et font badiner la raison;
Tandis que le Tasse et Milton,
Pour eux des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmants à mes yeux:
Je vois Saint-Réal et Montagne
Entre Sénèque et Lucien:
Saint-Évremond les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière;
La Rochefoucauld, La Bruyère,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliothèque et mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers,

Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits par-tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges, et le faux goût.
C'est ainsi que, par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir.
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat;
Sur des espérances frivoles

Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité ;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité ?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accents,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importants,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissants,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie,
Et les plaisirs des sentiments ?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime

Affronter les nombreux hasards ?
Et d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor plus long-temps ?
Quand j'aurai passé mon printemps
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car enfin au lyrique essor,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées
Voudrois-je me livrer encor ?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présents
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas pesants
Ces vieilles muses douairières,
Ces mères septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui, n'ayant été que poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets ?

Égaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité,
Et dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Saper et le trône et l'autel ?
Aux sentiments de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie

Dans le sein de la volupté ?
Non, non; avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu !
A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentiments :
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnements;

Et jamais la bigoterie
Ne décida mes jugements.
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout système,
Par là devient égal pour moi.
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,

Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés:
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abyme sans retour.
Mais, qu'ai-je fait? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.
Où sont, hélas! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmants,
Je partageois vos sentiments?
Dans ces solitudes riantes

Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!
Oui, dès que les desirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix;
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où sous des feuillages secrets
Le Sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable Paix;
A l'aspect de ces eaux captives
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verts,
Suit la pente de la nature,

Et ne connoît point d'autres fers ;
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agréments françois,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux,
Quand vos bergères fortunées,
Sur les soirs des belles journées,
Ramènent gaîment leurs troupeaux ;
Dans ces palais où la Mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois ;
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure

Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhomie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'histoire, les héros, les dieux,
Et toute la mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement;
Et, de la tardive Pomone
Rappelant le règne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,

Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels ?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le dieu de la lumière,
Échappé des feux du lion,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pélerinage :
Envolé de mon ermitage,
Je vous apparoîtrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix, en vain fugitive,
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les coteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,

Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps et du hasard.
Là, dans de charmantes parties,
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-temps projetée en vain.
Une divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état;
La Franchise en fera le code;
Les Jeux en seront le sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siége de notre consulat,
L'Enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat

Tout ce qui porte l'air d'étude :
La Raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment ;
La Vertu n'y sera point prude ;
L'Esprit n'y sera point pédant ;
Le Savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'Agrément :
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment :
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis :
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage ;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse,
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisants,
Les cagots fades et rampants,
Les complimenteurs imbécilles,
Et le peuple de froids savants.

Enfin cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs
Le soleil, levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.

Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant,
N'entrera dans la confidence :
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront ;
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs, et nos plaisirs.

ÉPITRE II.

****

LES OMBRES.

A M. D. D. N.

DES régions de Sylphirie,
De ce séjour aérien
Dont ma douce philosophie
Sait bannir la mélancolie
En rimant quelque aimable rien,
Salut, santé toujours fleurie,
Solitude, et libre entretien
A la république chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu citoyen.
   Dans votre épître ingénieuse

Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire
D'un crayon léger et badin
La carte du classique empire,
Et les mœurs du peuple latin.
A la gaîté de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Écartons la muse empesée
Qui, se guindant sur de grands mots,
Préside à la prose toisée
Des poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Élysée
Dans le plaisir pur et parfait
De mon ermitage secret :
Par un contraste assez bizarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non sur un ton triste et pesant ;
Ennemi des muses plaintives,
Jusque sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant,

Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux,
Des pleurs, des prisons, des entraves,
Un séjour vaste et ténébreux,
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidèle empreinte
Du triste royaume des nuits ?
N'en doutez point, ce que la fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitants malheureux.
Avec l'Érèbe et son cortége
Confrontez ces antres divers,
Et dans le portrait d'un collége
Vous reconnoîtrez les enfers.
Tel étoit le vrai parallèle
Que dans cette dernière nuit
Un songe offroit à mon esprit :
Aminte, je me le rappelle ;
Dans ce délire réfléchi

Je croyois vous conduire ici;
Et, si ma mémoire est fidèle,
Je vous entretenois ainsi:
Venez, de la docte poussière
Osez franchir les tourbillons;
Perçons l'infernale carrière
Des scolastiques régions:
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours;
Sur cette demeure proscrite
La nuit semble régner toujours:
Là de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure,
N'ornent point ces lieux détestés;
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible
Tout nous retrace l'Achéron.
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbère
Et l'ame avare de Caron:

Ainsi que ces ombres légères
Qui pour leurs demeures premières
Formoient des regrets et des vœux,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques
Et sous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés :
Au lieu de ces voiles funèbres
Qui de l'empire des ténèbres
Tapissoient les murs enfumés,
D'une longue suite de thèses
Contemplez les vils monuments,
Archives de doctes fadaises,
Supplice éternel du bon sens.
A la place des Tisiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'aperçois des tyrans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échasses,
La catachrèse aux doubles faces,
Les logogriphes effrayants,
L'impitoyable syllogisme,

Que suit le ténébreux sophisme,
Avec les ennuis dévorants.
Quelle inexorable Mégère
Ici rassemble avant le temps
Ces mânes jeunes et tremblants,
Et ravis au sein de leur mère!
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles souverains
Exercer leur triste puissance;
Un sceptre noir arme leurs mains:
Ainsi Rhadamante aux traits sombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du sort.
Mais quelles alarmes soudaines!
D'où partent ces longues clameurs?
Pourquoi ces prisons et ces chaînes?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton;
Tels étoient les cris du Tartare
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales
Quels sont ces brûlants soupiraux?

Que vois-je! quels nouveaux Tantales
Maudissent ces perfides eaux ?
   De ce parallèle grotesque
Moitié vrai, moitié romanesque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel, osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux
Qui vous présentoit à mes yeux :
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tel qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et, dans l'horreur du crépuscule,
Tenant leur conciliabule
Parmi la cendre des tombeaux ;
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,
Du tumulte bruyant ministre,
Affublé de l'accoutrement
D'un précurseur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,

Et, d'une bouche sépulcrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramène le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable
Arraché du sein délectable
Et des songes et du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'est point prêt encore
A quitter les nymphes des mers.

Astre qui réglas ma naissance,
Pourquoi ta suprême puissance,
En formant mes goûts et mon cœur,
Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monacale indolence?
Plus respecté dans mon sommeil,
Exempt des craintes du réveil,
J'eusse les deux tiers de ma vie
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un procureur génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur.

Qu'importe ? le nom de docteur
N'eût jamais tenté ma prudence ;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?
Par votre missive charmante
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelque anecdote amusante.
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéressent fort peu mes soins,
Vous amuseroient encor moins,
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instants,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style
Sur les bagatelles du temps :
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront ;
Exempts de soucis inutiles,

Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles
Qui, dans la chambre d'un vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau;
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.

A tout le petit consistoire,
Où ne sont échos imprudents,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens;
Mais sauvez-la des jugements
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médisante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur-le-champ iroit sans repos,
Dressant la crête et battant l'aile,
Glapir quelque alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots,
Ou qui, pour parler sans emblème,

Dans quelque parloir médisant
Iroit afficher l'anathème
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique et couvert
Que vient de verser la cabale
Sur l'histoire de dom Ver-Vert,
Faite en cette critique année
Où le perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent.
Selon la gazette neustrique,
Cet amusement poétique,
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit
Par un prestolet famélique,
Se vend à l'insu de l'auteur
Par ce petit-collet profane,
Et déja vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur.

Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau

Aux mémoires du saint oiseau ;
De narrer comme quoi la pièce,
Portée au sortir de la presse
Au parlement visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et sonna par-tout le tocsin ;
Comme quoi les mères notables,
L'état-major, les vénérables,
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirement imposteurs ;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups,
Ravi Ver-Vert à ce courroux,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médisant
Les jeunes sœurs, d'un œil content,
Ont vu draper les graves mères,
Les révérendes douairières,
Et la grand'chambre du couvent.

Une nonne sempiternelle
Prétend prouver à tout fidèle
Que jamais Ver-Vert n'exista,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet missionnaire
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloîtrière sibylle
(N'en déplaise à sa charité)
Sera de peu d'utilité ;
Car dès que Ver-Vert est cité
Dans les archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité ?
Toutefois ce procès mystique
Au carnaval se jugera ;
Dans un chapitre œcuménique
L'oiseau défendeur paroîtra.
La vieille mère Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et, dans le fort des arguments
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernières dents :
Mais la jeune sœur Pulchérie,

Qui pour Ver-Vert pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie,
Les directeurs opinent là)
Très sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.
A plaider contre le printemps
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu. Voilà trop de folies :
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger :
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier.
D'autres font des vers par étude ;
J'en fais pour me désennuyer :
Ainsi vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire :
L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

ÉPITRE III.

A MA MUSE.

ENVOI A MADAME ***.

Sur le sage emploi de la vie
Une aimable philosophie
A trop éclairé votre cœur
Pour qu'il puisse me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur.
Je ne m'en défends point, Thémire,
La paresse est ma déité :
Aux sons négligés de ma lyre
Vous sentirez qu'elle m'inspire,
Et que, d'un chant trop concerté

Fuyant l'ennuyeuse beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'instruire
Dans une oisive liberté.
On ne doit écrire qu'en maître;
Il en coûte trop au bonheur.
Le titre trop chéri d'auteur
Ne vaut pas la peine de l'être;
Aussi n'est-ce point sous ce nom,
Si peu fait pour mon caractère,
Que je rentre au sacré vallon,
Moi qui ne suis qu'en volontaire
Les drapeaux brillants d'Apollon.
La muse qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'est point de ces muses sublimes
Qui pour amants veulent des dieux;
Elle n'a point les graces fières
Dont brillent ces nymphes altières
Qui divinisent les guerriers:
La négligence suit ses traces,
Ses tendres erreurs font ses graces,

Et les roses sont ses lauriers.
 Ici, sur le ton des préfaces
Et des pesantes dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes ouvrages.
Par vous le goût et les appas
Me gagneroient mille suffrages;
Mais en faut-il tant à mes vers?
Mes amis me sont l'univers.

A MA MUSE.

VOLAGE Muse, aimable enchanteresse,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines, et de fleurs;
Si dans ce jour de loisible mollesse
Tu peux quitter les paisibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la Sagesse
M'appelle ici, loin du bruyant Permesse,
Loin du vulgaire et des folles rumeurs;
Parois sans crainte aux yeux d'une déesse
Qui règle seule et ma lyre et mes mœurs:
Car ce n'est point cette pédante altière

Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,
Un faux honneur guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage et l'idole des sots;
C'est cette nymphe au tendre caractère,
Née au Portique, et formée à Cythère,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,
Brille sans fard, et rassemble près d'elle
La Vérité, la Franchise fidèle,
Et la Vertu dans le char des Amours.

C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'art des vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête?
Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu? quelle brillante fête
Peut t'inspirer ces transports inconnus?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute.
Mais instruis-moi: pourquoi triomphes-tu?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,
Au Pinde seul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi seule idolâtre,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux?

Si ce projet fait l'espoir qui t'enchante,
C'est t'endormir dans une vaine attente :
Sous d'autres lois mon sort se voit rangé ;
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison et mes sens ;
Et pour un temps avec toi je suppose
Que, consacrant ma voix à tes accents,
J'aille t'offrir un éternel encens.
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes autels que pourrois-je obtenir ?
Que ferois-tu, capricieuse idole ?
Par le passé décidons l'avenir :
Comme tes sœurs, tu paierois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs ! que dis-je ? hélas ! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris ?
Vaines beautés, sirènes homicides,
Dans tous les temps, par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amants endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monuments de disgrace et de gloire :
Je lis le nom des poëtes fameux ;
Où sont les noms des poëtes heureux ?

Enfants des dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager
Vivre isolés, sans jouir de la vie,
Fuir l'univers, et mourir sans patrie,
Non moins errants que ce peuple léger
Semé par-tout, et par-tout étranger !

De ces malheurs les cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains ?
Et pour trouver ces lugubres destins
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athène,
Ou réveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrace
Au fier caprice et des rois et des dieux ?
Non, n'ouvrons point d'étrangères archives :
Notre Hélicon, trop long-temps désolé,
Ne voit-il pas ses graces fugitives ?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux dieux que ce phénix lyrique,

Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive belgique
Se reproduire et renaître en ses bras.
Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire.
Et j'envierois tes trompeuses faveurs !
J'en conviendrai, de ces dieux du Permesse
N'atteignant point les talents enchanteurs,
Et défendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.
Eh ! que sait-on ? un simple badinage
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage.
Pour perdre un sage il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment ?
Toujours fidèle à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissois la rime
Moins par fureur que par amusement ;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment ?
Hélas ! je vois par quel charme séduite
Tu veux franchir la carrière des airs :

De mille objets la nouveauté t'invite ;
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers :
Rendue enfin à la scène du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore un nouvel univers ;
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux ;
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux ;
Pour t'égarer, le dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe, et le clairon de Mars.
Un autre dieu, plus charmant et plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons.
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque instant redouble ta manie ;
Et tu voudrois, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'aurore,

Prenant son vol pour la première fois,
Charmé, surpris, entre Pomone et Flore
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougère à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstants;
Il vole au bois, il est dans la prairie;
Il est par-tout dans les mêmes instants.
C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
Tu prétends voir ton char bientôt lancé:
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barrière,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshoulière,
Et vois les traits dont sa muse en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'auteur l'ennuyeux étalage,
D'auteur montré le fade personnage,
Que sais-je enfin? tous les soins, tout l'ennui,
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?
Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystère,
Où, s'amusant et charmant sa langueur,

Dans quelques vers il dépeignoit son cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité:
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractère,
Toute son ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même, indiscrète et légère,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis!

Si par hasard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécène ou quelque tendre Grace,
Tels que l'on voit, aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire, et la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'auteur que l'esprit de la vie,
Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,
Sache éviter le style théâtral,
Les airs guindés du peuple parasite

Des froids pédants, des fades rimailleurs,
Et dont les vers soient le dernier mérite,
Que de dégoûts l'investiront ailleurs !
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers,
Il essuiera la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune
Que quand on rime on ne sait que des vers,
A son abord prendront cet idiome,
Ce précieux, trop en vogue aujourd'hui ;
Et de l'auteur ne distinguant pas l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuieront avec lui.
Tels sont les maux où cet essor t'engage :
Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou sait du moins ne le peindre qu'en beau :
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un public distingué du vulgaire
T'appelle encore à de plus hauts succès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts ?
En deux printemps de ce juge peu stable

On peut se voir et l'idole et la fable :
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arène
Par les Zéphyrs de l'heureuse Hippocrène,
Est effacé par Éole en courroux ;
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conserveroient un éternel printemps,
Chez la Faveur, sa déesse bizarre,
Est-il des dons et des plaisirs constants ?
Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels ;
Son foible trône est sur l'aile des Songes,
Les Vents légers soutiennent ses autels :
Là rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux ;
L'Opinion, la Mode, et le Caprice,
Ouvrent le temple et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La déité daigne paroître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison.

Au même instant l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux :
Jouets constants d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux ;
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à la gloire soumis,
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment la Faveur inconstante,
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'île charmante,
Les aquilons les emportent soudain ;
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur sans printemps, sans beaux jours,
Et que des cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la Faveur, à l'Estime, au Renom,
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instants qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours auteur, et jamais homme heureux ;

Moi, que le ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein et façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissants
Ne doivent point un tribut à l'automne;
Tout leur destin est de plaire au printemps.
Ici pourtant de ma philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment;
Ne pense pas que de la poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant:
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie;
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi conduit, ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces moments mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse guerrière
Qui chante aux dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigna ses mystères

Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires:
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre, et guidé par un dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon où La Fare et Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces vers aisés, enfants de leurs plaisirs;
Et sans effroi du ténébreux monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendoient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.
Là, si je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les poëtes des Graces;
Du myrte seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
Je cèderai les pénibles honneurs.
Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,

Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur !
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs et dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité ?
Non, n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles.
Tandis, hélas ! que l'on tient les crayons,
Le printemps fuit, d'une main toujours prompte
La Parque file, et dans la nuit du temps
Ensevelit une foule d'instants
Dont le Plaisir vient nous demander compte.
Qu'un dieu si cher remplisse tous nos jours ;
Et badinons seulement sur la lyre,
Quand la Beauté, dans un tendre délire,
Ordonnera des chansons aux Amours.
Mais, quelque rang que le sort me réserve,
Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,
Écoute, Muse, et connois à quel prix
Je souffrirai que quelquefois ta verve

Vienne allier la rime à mes écrits.
Pour te guider vers la double colline,
De ses sentiers préviens-tu les hasards;
L'illusion, fascinant tes regards,
Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts:
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnasse on marchoit sans dangers;
Nul monstre affreux n'infestoit les passages;
C'étoit l'Olympe et le temple des sages;
Là, sur la lyre ou les pipeaux légers,
De Philomèle égalant les ramages,
Ils allioient par de doux assemblages
L'esprit des dieux et les mœurs des bergers;
Connoissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poison, à la pure ambrosie;
Et les zéphyrs de ces brillants coteaux,
Accoutumés au doux son des guitares,
Par des accords infames ou barbares
N'avoient jamais réveillé les échos:
Quand, évoqués par le Crime et l'Envie,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés,
L'Obscénité, la noire Calomnie,

Osant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accents ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les Amours et les Nymphes s'enfuirent.
Bientôt Phébus, outré de ces revers,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'univers
Que la Vertu, reine de l'harmonie,
A la Décence, aux Graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.

Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche escarpée,
Édifia, dans l'ombre et dans l'horreur,
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur :
Là, pour grossir leurs profanes cabales,
Des chastes sœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les rimeurs
Proscrits, exclus du temple des auteurs.
Ainsi, jaloux des abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs soins ont formé,
Le vil frélon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.

C'est là qu'encor cent obscurs satiriques,
Cent artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits,
Vont, sans témoins, forger ces folles rimes,
Ces vers grossiers, ces monstres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.

O du génie usage trop funeste!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste,
Fait pour chanter sur des tons gracieux
Les conquérants, les belles, et les dieux,
Chez une foule au Parnasse étrangère,
Soit si souvent le jargon de Mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, et la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même instant fassent souvent éclore
Les sucs mortels et les poisons vengeurs!

Muse, je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la Licence obscène:
Faite à chanter sans rougir de tes sons,
Tu n'iras point chez cette infame reine

Prostituer tes naïves chansons.
Mais de tout temps, un peu trop prompte à rire,
Ton goût peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la Satire.
Ah! loin de toi ses cyniques excès!
Quelles douceurs en suivent les succès,
Si, quand l'ouvrage a le sceau de l'estime,
L'auteur flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société?
Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de se voir estimé,
Par son génie un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui-même inconnues
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis;
Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,
Et réunir, par un heureux lien,
L'auteur charmant et le vrai citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis;

Ce n'est point là que ma raison l'admire :
Et Despréaux, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne seroit point au nombre de mes dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons;
Mânes plaintifs, qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.

Un autre écueil, Muse, te reste encore :
En évitant cet antre ténébreux
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre Satire épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange, au ton foible et timide,
Aux yeux baissés, au doucereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'odes aux grands, de bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût, au vrai toujours fidèle,
N'exclut pas moins de sa cour immortelle

Le complaisant, le vil adulateur,
Que l'envieux et le noir imposteur.
Pars, c'en est fait; que ce fil secourable,
Te conduisant au lyrique séjour,
Sauve tes pas du dédale effroyable
Où mille auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons si la troupe invisible
Des froids censeurs, des Zoïles secrets,
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible;
Par les fredons d'un rimeur désolé
Que ton repos ne puisse être troublé;
Et, sans jamais t'avilir à répondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre:
Rendre à leurs cris des sons injurieux,
C'est se flétrir et ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidèle
Devant tes yeux conserve ce modèle.
Il est un sage, un favori des cieux,
Dont à l'envi tous les arts, tous les dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possède encor, dans sa mâle vieillesse,
L'art d'être aimable et le don d'être heureux.
Long-temps la Haine et la farouche Envie,

En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats;
Mais conservant sa douce indifférence,
Et retranché dans un noble silence,
De ses rivaux il trompa les projets;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux lorsqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos d'un bocage,
Laissant les airs à leurs sons glapissants,
Le rossignol interrompt ses accents,
Et, pour reprendre une chanson légère,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une dryade ou de quelque bergère
Réveille enfin sa tendresse et son chant.

Prends le burin, et grave ces maximes;
Muse, à ce prix je suis encor tes lois;
A ce prix seul, nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des sages et des rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
Que pour Phébus il n'est plus de Mécène,
Et qu'éloigné du trône de la Seine

En soupirant il éteint son flambeau.
Oui, je le sais, de profondes ténèbres
Ont du Parnasse investi l'horizon;
Mais s'il languit sous ces voiles funèbres,
Allons au vrai : quelle en est la raison?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramènera sur l'empire des vers
Ces jours brillants nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand, ne suivant que les muses impies,
Prenant la rage et le ton des harpies,
Mille rimeurs, honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux?
Ces noirs transports sont-ils la poésie?
Hé quoi! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie?
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits?
N'accusons pas les astres de la France :
Pour ranimer leurs rayons éclatants
Qu'au mont sacré de nouveaux habitants,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talents;
Ainsi bientôt nos rivages moins sombres,
D'un jour nouveau parés et réjouis,
Reverront fuir le sommeil et les ombres

Où sont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus savantes fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la paix ;
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse et de la volupté,
Nymphe badine, ou bergère sensible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages,
Que pour charmer ma sage oisiveté.



ÉPITRE IV.

A M. LE COMTE

DE TRESSAN.

Je suis persuadé, monsieur, que vous ne doutez pas de l'empressement que j'ai de répondre à votre lettre charmante :

Mais comment écrire à Paris ?
Toujours le dieu des vers aima la solitude :
Dans cet enchaînement d'amusements suivis,
De choses et de riens unis,
Où trouver le silence, où fuir la multitude ?
Comment être seul à Paris ?

Pour cueillir les lauriers et les fruits de l'étude
Aux premiers rayons du soleil,
Je veux dès son coucher me livrer au sommeil :
Je me dis chaque jour que la naissante aurore
Ne retrouvera pas mes yeux appesantis ;
Dix fois je me le suis promis ;
Je promettrai dix fois encore :
Comment se coucher à Paris ?
On veut pourtant que je réponde
Au badinage heureux d'une muse féconde :
On croit que les vers sont des jeux,
Et qu'on parle, en courant, le langage des dieux
Comme on persifle ce bas monde.
Par les Graces, dit-on, si vos jours sont remplis,
Par les Muses du moins commencez vos journées.
Oui, fort bien ; mais est-il encor des matinées ?
Comment se lever à Paris ?
Des yeux fermés trop tard par le pesant Morphée
Sont-ils si promptement ouverts ?
De l'antre du Sommeil passe-t-on chez Orphée,
Et du néant de l'ame à l'essor des beaux vers ?
N'importe, cependant ; malgré l'ombre profonde
Qui couvre mes yeux obscurcis,
Dès que je me réveille, à peine encore au monde,
Je m'arrange, je m'établis ;

Dans le silence et le mystère,
Au coin d'un foyer solitaire
Je me vois librement assis.
Le ciel s'ouvre : volons, Muse, oublions la terre :
Je vais puiser au sein de l'immortalité
Ces vers faits par l'amour, ces présents du génie,
Et dignes d'enchanter par leur douce harmonie
Les dieux de l'univers, l'esprit et la beauté.
Enflammé d'une ardeur nouvelle,
Déja je me crois dans les cieux ;
Déja... mais quel profane à l'instant me rappelle
Aux méprisables soins de ces terrestres lieux ?
Quel insecte mortel vient m'arracher la rime ?
Ou, pour tout dire enfin sur un ton moins sublime,
Bientôt mon cabinet est rempli de fâcheux ;
Les brochures du jour et mille autres pancartes,
Des vers, des lettres, et des cartes,
Viennent en même temps de différents endroits.
Il faut y répondre à-la-fois.
Bientôt il faut sortir : l'heure est évanouie ;
Muses, remportez vos crayons.
Dans l'histoire d'un jour voilà toute la vie.
Car vainement nous nous fuyons ;
Jusqu'en nos changements tout est monotonie,
Et toujours nous nous répétons.

Or sur cette image sincère
Pronoucez, jugez si je puis
Devenir diligent ou rester solitaire :
Comment donc rimer à Paris?

ÉPITRE V.

******

AU P. BOUGEANT,

JÉSUITE.

De la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la ville,
Si j'en voulois suivre le cours,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du domaine et des favoris
De la brillante bagatelle,
La divinité de Paris,

Le dédale des aventures,
Les affiches et les brochures,
Les colifichets des auteurs,
Et la gazette des coulisses,
Avec le roman des actrices,
Et les querelles des rimeurs,
Je n'adresserois cette épître
Qu'à l'un de ces oisifs errants
Qui chaque soir sur leur pupitre
Rapportent tous les vers courants,
Et qui, dans le changeant empire
Des Amours et de la Satire,
Acteurs, spectateurs tour-à-tour,
Possèdent toujours à merveille
L'historiette de la veille,
Avec l'étiquette du jour;
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur
De ses muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur,
Si je savois louer en face,
Et, dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire descendre l'art d'Horace :

Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon, peu courtisan,
Préfère l'entretien d'un sage
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que seroient mes foibles accents ?
Ainsi que les dieux qu'on adore,
Ils sont au-dessus de l'encens.

C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt, et sans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable père,
Vous, dont l'esprit, le caractère,
Et les airs, ne sont point montés
Sur le ton sottement austère
De cent tristes paternités,
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légèreté,
Pour dissimuler la misère
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudière
Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur tanière

Que sous la lugubre bannière
De la grave formalité :
Vous, dis-je, ce père vanté,
Vous, ce philosophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asile
Pour aller reprendre à la ville
Les chaînes de la gravité ?
Amant et favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses
Pour avoir fui si promptement.
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré,
Et, pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaises,
Immolant aux doctes fadaises

L'esprit et la félicité,
Partager avec privilége
Des patriarches du collége
L'ennuyeuse immortalité ?
Non, l'esprit des aimables sages
N'est point né pour les gros ouvrages
Souvent publics *incognito ;*
Le dieu du goût et du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'*in-folio.*
Quoi ! sur votre philosophie,
Que les rayons de l'enjoûment
Faisoient briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie
Auroit-elle, malgré les jeux,
Porté ses nuages affreux ?
Martyr de la misanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agréments
Qui nous fait supporter la vie,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentiments,
Les doux transports de l'harmonie,
Et les jeux de la poésie,
Enfin tous les enchantements
De la meilleure compagnie ?

Et par quelle bizarrerie,
Anachorète casanier,
Pour aller encore essuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois, et de Pomar ?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux ;
Vous avez trop cette tournure
Qui fait et le sage et l'heureux,
Pour vous condamner au silence,
Loin de ces biens et de ces jeux,
Dont la tranquille jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,
Distingue le mortel qui pense
De l'automate et du cagot :
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philosophique
Verser le poison léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'alégresse,
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystère,

Pourquoi reprocher au hasard
De ce prompt et triste départ
La cause trop involontaire ?
Oui, vous seriez encore à nous
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle,
Je lui dirois peut-être aussi,
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici;
Que tous les amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux;
Qu'on ne connoît plus les échos;
Enfin la longue kyrielle
De tout le phébus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien;
Tous nos moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions;
Sans chagrines réflexions
Les amours songeroient à plaire;
Myrtile, toujours plus heureux,
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa bergère;
Et les ruisseaux apparemment
Entre les fleurs et la fougère

N'en iroient pas plus lentement :
Mais, sans ces fadeurs de l'idylle,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'automne plus charmant ;
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris ;
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris ;
Et, pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.

Tour-à-tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas ;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi

Font un sermon contre l'ouvrage;
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous à l'unisson
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange et la satire,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche et de Racine
Jusqu'au folâtre triolet.
Que l'insipide symétrie
Règle la ville qu'elle ennuie;
Que les temps y soient concertés,
Et les plaisirs mêmes comptés:
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre, et la monotonie,
Ne sont point les dieux des hameaux;
Au poids de la triste satire
On n'y pèse point tous les mots,
Et si l'on doit blâmer ou rire;
Tout ce qui plaît vient à propos;

Tout y fait des plaisirs nouveaux,
Le hasard, l'instant les décide :
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole soudain,
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de tristes frimas,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée
L'astre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissants;
Zéphyr n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses :
Où règnent les amusements
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs font le printemps.

Échappé de votre ermitage,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les songes légers,
Voyez la nouvelle parure

Dont s'embellissent ces vergers [1];
Élève ici de la Nature,
L'Art, lui prêtant ses soins brillants,
Y forme un temple de verdure
A la déesse des talents.
Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrètes,
Aux plus doux accords destinés !
Ma muse, pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scène des campagnes
Prend une ame, et s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire
Tout est mort, tout est solitaire,
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,
Les zéphyrs ne sont que du bruit;

1 Bosquet de Minerve, récemment ajouté au jardin de C*, dessiné par le célèbre Le Nôtre.

Aux yeux que Calliope éclaire
Tout brille, tout pense, tout vit;
Ces ondes tendres et plaintives,
Ce sont des nymphes fugitives
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un berger;
Ces fougères sont animées;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce sont des belles tranformées;
Ces papillons sont des Amours.

Mais pourquoi ma raison oisive,
D'une muse qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle sur cette rive
Des objets au sage étrangers,
Sans fixer sa vue attentive
Sur l'exemple de ces bergers?
Si dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs
Il reste encor quelque étincelle
De la nature dans nos cœurs,
Sauvés du séjour des prestiges,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique simplicité,
Sans adorer de vains fantômes,

Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été ;
Et si, malgré leur douceur pure,
Ces biens pour toujours sont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque belle qui n'est plus.
Oui, chez ces bergers, sous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité ;
J'ai vu, dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure Volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaîté,
De douceur et de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe et de la dignité.
Parmi le faste et les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des cours,
Thémire, dans ses plus beaux jours,
Avec de l'esprit et des graces,
S'ennuie au milieu des Amours :
Ici j'ai vu la tendre Lise,
A peine en son quinzième été,

Sans autre esprit que la franchise,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuse, plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas au son d'une musette,
Et, parmi les plus simples jeux,
Portant le plaisir dans ses yeux
Écrit des mains de la nature
Avec de plus aimables feux,
Que n'en peut prêter l'imposture
A l'œil trompeur et concerté
D'une coquette fastueuse,
Qui, par un sourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuse,
Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent;
Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse et de fleurs.

Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,

Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable,
Et des amours de leurs aïeux;
O toi qui, depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus,
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité première
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs?
Non; chez cette race fidèle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, règne sur les âges;
Échappé toujours aux ravages
D'Éole, du fer, et des ans,

Fleuris jusqu'au dernier printemps,
Et dure autant que ces rivages ;
Au chêne, au cèdre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux :
Les lambris couvrent les faux sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.

Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité,
Mon esprit, toujours enchanté,
Pénètre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté ;
Hélas ! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le Plaisir vole, le Temps fuit,
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit.
Trop tôt, hélas ! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asile,
Et, nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux chaos de la ville,

Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux et d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable
Sujets de gène et de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié !

Mais, outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la ville et de la cour,
Il est un fatal apanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses élèves malheureux.

Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déja je me vois revenu,
Et, pour le malheur de ma vie,
Par l'importune poésie
Malgré moi-même un peu connu,
Déja j'entends les périodes,
Et les questions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copistes généraux,

Qui, persuadés que l'étude
Me tient absent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix.
« Hé bien! » me dit l'un, dont l'idylle
Enchante l'esprit doucereux,
« Sans doute, élève de Virgile,
« Sur des pipeaux harmonieux,
« De Lycidas et d'Amaryllе
« Vous aurez soupiré les feux?
« Vous aurez chanté les beaux yeux,
« Les premiers soupirs de Sylvie,
« Et des bouquets de la prairie
« Vous aurez orné ses cheveux? »
« Qu'apportez-vous? point de mystère, »
Me vient dire avec un souris
Quelque suivant de beaux esprits,
Insecte et tyran du parterre,
« L'ouvrage est-il pour Thomassin,
« Pour Pélissier, ou pour Gaussin? »
Je fuis, j'échappe à la poursuite
De ces colporteurs trop communs.
Suis-je plus heureux dans ma fuite?
D'autres lieux, d'autres importuns!

« Enfin, dit-on, de votre absence,
« Revenez-vous un peu changé ?
« Du sommeil de la négligence
« Votre esprit enfin dégagé
« Immolera-t-il l'indolence
« Aux succès d'un travail rangé ? »
Ainsi déclame sans justesse
Contre les droits de la paresse
Un froid censeur, qui ne sent pas
Que sans cet air de douce aisance
Mes vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs paresseux de France,
Les seuls juges dont je fais cas.
Par l'étude, par l'art suprême,
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits :
Pour moi, dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes esprits.
On n'est jamais bien que soi-même ;
Et me voilà tel que je suis.
Imprimés, affichés sans cesse,
Et s'entrechassant de la presse,
Mille autres nous inonderont

D'un déluge d'écrits stériles,
Et d'opuscules puériles,
Auxquels sans doute ils survivront :
A cette abondance cruelle
Je veux toujours, en vérité,
Et de La Fare et de Chapelle
Préférer la stérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus,
Que ce myrte tendre et docile,
Qui, croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et se couronne lentement.

Il est vrai qu'en quittant la ville
J'avois promis que, plus tranquille,
Et dans moi-même enseveli,
Je saurois, disciple d'Horace,
Unir les nymphes du Parnasse
Aux bergères de Tivoli.
J'avois promis : mais tu t'abuses
Si tu comptes sur nos discours ;
Cher ami, les serments des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.

Dans la tranquillité profonde
Du philosophe et du berger
Trois mois j'ai vécu, sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde;
Et je t'avoue ingénument
Que très peu fait à voir l'aurore,
Que j'aperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon serment.
Toi, dont la sagesse riante
Souffre et seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons:
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez un élève d'Uranie,
Entre les fleurs et l'ambrosie,
Entre Démocrite et Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,

Que la bonne philosophie
Permet à ses vrais nourrissons.
Cette anacréontique orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie et du sentiment,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres et graves
Où périt la vivacité,
Où les agréments sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité;
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide et timide
Qui toise impitoyablement
Et la pensée et le langage,
Et qui sur les pas de l'usage
Rampe géométriquement :
Loin du mystère et de la gêne,
Pensant tout haut et sans effort,
Admettant la raison sans peine,
Et la saillie avec transport,
D'une ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût.
La raison est par-tout heureuse,
Le bonheur du sage est par-tout;

Et, puisqu'il faut du ton stoïque
Égayer la sévérité,
La ville, malgré ma critique,
Et l'éloge du sort rustique,
Reverra mon cœur enchanté.
Dans ses caprices agréables,
Et dans son brillant le plus faux,
Paris a des charmes semblables
A ces coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi ! tandis que ma pensée,
Plus légère que le Zéphyr,
Folâtre à-la-fois et sensée,
Vole sur l'aile du Plaisir,
Dieux ! quelle nouvelle semée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes vers ?
Sur un char funèbre portée,
Des Graces en deuil escortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les tristes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument

Des mortels le plus adorable [1],
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le dieu même du sentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi! mon guide et mon modèle,
Durable objet de ma douleur,
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Respires encor dans mon cœur,
Illustre Ariste, ombre immortelle,
Ah! si du séjour de nos dieux,
Si, de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les ombres satisfaites
Des Sévignés, des Lafayettes,
Des Vendômes, et des Chaulieus,
Tu daignes, sensible à nos rimes,
Abaisser tes regards sublimes
Sur le deuil de ces tristes lieux,
Et si, de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour,
Un dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoissance,

1 L'évêque de Luçon.

Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi,
Si, dans les fastes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des vers immortels comme toi.
Moi, qui voudrois en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse et ton souvenir,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir,
J'irois dans le temple des Graces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'humanité:
Mais à travers les voiles sombres
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le silence du tombeau,
Puis-je soutenir le pinceau?
Que les beaux-arts, que le Portique,
Que tout l'empire poétique,
Où souvent tu dictas des lois,
Avec la Seine inconsolable,
Pleurent une seconde fois

La perte trop irréparable
D'Aristippe, d'Anacréon,
D'Atticus, et de Fénélon:
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premières fleurs;
Et puisqu'enfin je perds le maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les mystères les plus secrets,
Je vais à tes sombres cyprès
Suspendre ma lyre, et peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

ÉPITRE VI.

A MA SOEUR,

SUR MA CONVALESCENCE.

Toi, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton alégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre sœur.
Mais quoi! suis-je encor fait pour nommer l'alégresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui, depuis deux mois de mortelle tristesse,
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?

Par les songes du sombre empire,
Enfants tumultueux du bizarre délire,
Mon esprit si long-temps noirci
Pourra-t-il retrouver sous ses épais nuages
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci ?
Quand sur les champs de Syracuse
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs ?
Dans de mâles et sages rimes
Si de l'inflexible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,
Ici plus que jamais j'en trouverois le ton :
Je sors de ces instants de force et de lumière
Où l'éclatante vérité,
Telle que le soleil au bout de sa carrière,
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté;
J'ai vu ce pas fatal où l'ame, plus hardie,
S'élançant de ses tristes fers,
Et prête à voir finir le songe de la vie,
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet univers.
Éclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des humains,

Je pourrois à tes yeux renverser leurs idoles,
Les dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et, dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide
Osant rallumer le flambeau,
Juger et nommer tout avec cette assurance
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur et du sort,
A demander aux dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vu la misère profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine et d'un pas ferme on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidèle amour,
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs tour-à-tour,

Plus vrais et plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille point les lugubres propos :
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant? tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'alarmes et d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire :
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête?
C'est rappeler mon ame aux portes de la mort.
J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissants,
Et, relevé des coups d'Éole et du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel étoit mon affreux tourment;

J'ai souffert plus de maux au bord du monument
Que n'en apporte la mort même.
La douleur est un siècle, et la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des arts et des amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours ;
Ainsi d'un ruisseau pur la Naïade éplorée,
Dans une froide nuit, par le fougueux Borée
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtrière,
Comptant les pas du Temps trop lent aux malheureux,
Quarante fois de la lumière
J'ai vu disparoître les feux,
Quarante fois dans sa carrière
J'ai vu rentrer l'astre des cieux,
Et dans un si long intervalle,
La Parque, d'une main fatale
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos;
Par le souffle brûlant de la fièvre indomptée
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourments nouveaux:
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.

Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs;
Couché sur un bûcher, et l'autel et le trône
D'Esculape et de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels,
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels;
Mon ame s'avança vers les rivages sombres:
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ses sanglants autels!
Je crus sortir du noir abyme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré:
Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré;
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du sacrificateur.
Il est une jeune déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraiche que Vénus:
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus;
Les Amours, Bacchus, et Morphée,

La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Épidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille Santé !
Toi qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte et d'amères douleurs
A la trop précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrègent tes faveurs ;
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des cités et de l'ennui.
Tout nous appelle aux champs ; le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse et du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie,
Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier soupir !
Avec les fleurs dont la prairie

A chaque instant va s'embellir,
Mon ame, trop long-temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et, loin de toute rêverie,
Voltiger avec le Zéphyr.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,
Au sortir du néant affreux,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse et ces fougères,
Qui seront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres bergères,
Et l'autel des heureux amours.
O jours de la convalescence!
Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon ame.
J'adore avec transport le céleste flambeau;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens;
A ses regards impatients

Le chaos fuit; tout naît; la lumière commence;
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette;
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude;
L'amour s'endort sans volupté;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit, sans force et sans clarté,
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeunesse et l'amour,
Dans le néant de la mollesse
Dort et végète tour-à-tour :
Lysis, depuis long-temps plongé dans les ténèbres,
Entre Hippocrate et les ennuis,

Libre de leurs chaînes funèbres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête :
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé :
Tout charmera Lysis; cette nymphe est plus belle,
Cette sirène a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la divinité.
Cléon est un sultan qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports :
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs ; infructueux efforts !
Mahomet est au rang des morts.
Lysis, dans ses ardeurs nouvelles,
Est un voyageur de retour ;
Éloigné des jeux et des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour :
Il touche le rivage, à l'instant tout l'invite ;
Et pour Lysis, dans ce beau jour,
La première Phyllis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.

ÉPITRE VII.

A M. ORRY,

CONTROLEUR-GÉNÉRAL.

Nouvel an, compliments nouveaux,
Éternelle cérémonie,
Inépuisables madrigaux,
Vers dont on endort son héros,
Courses à la cour qu'on ennuie :
Faut-il qu'un sage s'associe
A la procession des sots ?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant et sincère
Pour un ministre généreux,

J'aurois de la naissante année
Donné la première journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris
Je ne me fusse trouvé pris,
Et si, sur l'avis détestable
D'un vieil empirique pendable,
Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fièvre effroyable,
Que je n'aurois point eus sans lui.
Or, dans les chimères qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
(Je m'en souviens) j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres,
Par Hippocrate empoisonné,
J'étois où gisent nos ancêtres;
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui, pour passer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne sachant enfin que faire,
(Car que fait-on quand on est mort?)

Je rappelois ma vie entière,
Et ne reprochois rien au sort.
Non, si par la métempsycose,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des cieux,
Et que le choix suivît mes vœux,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les dieux.
Par un ministre digne d'eux,
Sans projet, sans inquiétude,
Libre de toute servitude,
Cherchant tour-à-tour et quittant
Et le monde et la solitude,
Entre les plaisirs et l'étude
Je vivois obscur et content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous, qui recevez mon hommage,
D'un loisir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;
Ainsi, gravée en traits de flamme,
La gratitude de mon sort,
Immortelle comme mon ame,
Me suivra jusqu'au sombre bord.

ÉPITRE VIII.

SUR LE MARIAGE

DE M. THIROUX DE CROSNE

AVEC MADAME DE LA MICHODIÈRE.

Janvier 1763.

Sur un rivage solitaire
Où, malgré tout l'ennui du temps,
Les frimas, la neige, les vents,
Le jour triste qui nous éclaire,
La tranquille raison préfère
Un foyer champêtre écarté,

Et le ciel de la liberté,
A l'étroite et lourde atmosphère
Des paravents de la cité;
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui sera cité,
Et qui, soit dit sans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'austère et sauvage beauté
Des montagnes de Laponie;
Un bon ermite confiné
Dans sa cabane rembrunie,
Et par cette bise ennemie,
A son grand regret, détourné
Du charme d'occuper sa vie
Dès la renaissante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté
Ses arbres, son champ, sa prairie,
Parcouroit par oisiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux sans nouveauté,
De phrases sans nécessité,
Et de rimes sans poésie;

Et dans la belle quantité
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde Frivolité,
Et je ne sais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'humanité,
Et réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumière féconde
Qui colore, embellit, seconde
L'heureuse imagination;
Au lieu de fleurs et de gazon,
Ne découvrant de son pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés sous l'aquilon,
Ces tapis d'albâtre et de nitre
Étendus jusqu'à l'horizon;
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La sombre décoration,
Se trouvant digne au plus de lire,

Il n'auroit guère imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obstiné,
Et se donner les airs d'écrire.
Dans ce morne et pesant repos
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers et nouveaux
Que baigne et pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs et puissants !
O prompte et céleste magie
D'un souvenir vainqueur des ans !
Aux accents d'une voix chérie
Qui peut tout sur ses sentiments,
Et qui sait parer tous les temps
Des roses d'un heureux génie,
L'habitant désœuvré des champs
A cru voir pour quelques instants
Sa solitude refleurie
Briller des couleurs du printemps,
Et le rappeler à la vie,
A l'air pur des bois renaissants.
Loin de la triste compagnie
Des brochures et des écrans,
Affranchi de sa léthargie,

Dans une heureuse rêverie,
A Crosne il s'est cru transporté;
Crosne, ce pays enchanté
De la belle et simple nature,
De l'esprit sans méchanceté,
Du sentiment sans imposture,
Et de cette franche gaîté,
Toujours nouvelle, toujours pure,
Et si bonne pour la santé.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y faisoit briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaisir que nul art n'apprête:
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jeune et brillante conquête;
Les vœux, les applaudissements
Précédoient et suivoient leurs traces;
A leurs chiffres resplendissants
La Gloire unissoit ceux des Graces,
Et du Génie, et des Talents;
Et, sous ses auspices fidèles
Garantissant leur sort heureux,
L'Amitié couronnoit leurs nœuds
De ses guirlandes immortelles.

Un solennel complimenteur,
Un long faiseur d'épithalames,
Déploieroit ici sa splendeur
En beaux grands vers, en anagrammes,
En refrains de *chaînes*, d'*ardeurs*,
De *beaux destins*, de *belles flammes*;
Il viendroit traînant après lui
Son édition bien pliée,
Bien pesante, bien dédiée,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galants innocents propos
Dont les chansonniers de familles,
Et les aiglons provinciaux
Forment leurs longues cantatilles,
Leurs vieux impromptus, leurs rondeaux,
Toutes leurs flammes si gentilles,
Et leurs perfides madrigaux.
Le sévère et mâle génie
Du sage et brillant Despréaux
S'indigneroit si l'ineptie
De tous ces vers de coterie,
De fadeurs, de mauvais propos,
Profanoit Crosne, sa patrie,

Et par des sons fastidieux
Troubloit le charme et l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejetons nombreux,
Dans qui la patrie et le maître
Puissent en tout temps reconnoître
Des cœurs dignes de leurs aïeux!
A l'unanime et vrai suffrage
Et de la ville et de la cour,
Si du fond d'un simple ermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre et naïf hommage;
Parmi les lauriers et l'encens,
Les roses, les myrtes naissants,
Dont les parfums et la parure
Entourent deux époux charmants,
La bonhomie à l'aventure
Vient mêler une fleur des champs,
Le symbole des jeunes gens,
Et le bouquet de la nature.
Les pompons, les vernis du temps,
L'esprit des mots, l'enfantillage,
Les gaîtés de tant de plaisants

Si facétieux, si pesants,
Le sophistique persiflage,
L'air singulier, les tons tranchants,
N'ornent point de leurs agréments
Ce tribut d'un climat sauvage ;
Loin des tourbillons enchanteurs
Du bel esprit et du ramage,
Loin des bons airs et de l'usage,
On n'a que les antiques mœurs,
Le bon vieux sens de son village,
De l'amitié, du radotage,
Un cœur vrai, de vieilles erreurs,
Avec un gothique langage.
Malgré ces défauts importants,
Ces misères du bon vieux temps,
Qui seroient l'absurdité même,
Et d'un ridicule suprême
Aux regards de nos élégants,
O vous, pour qui dans ces instants
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-temps,
Pardonnez-en la négligence ;
Ne voyez que les sentiments
Qui me tracent, malgré l'absence,
Vos fêtes, vos enchantements,

Et me rendent votre présence.
Connoissant bien la sûreté
De votre goût sans inconstance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,
Et le style sans importance,
Je vous livre avec assurance
Mon gaulois et ma loyauté;
Et vous m'aimerez mieux, je pense,
Dans toute mon antiquité,
Que si, séduit par mon estime
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit sublime,
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes auteurs,
Je visois au style, aux couleurs,
A cette empirique éloquence,
Au ton neuf et sans conséquence
De nos merveilleux raisonneurs,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,
Par cette foule vagabonde
De très humbles littérateurs,
D'échos répandus à la ronde,
De perroquets admirateurs,

De sous-illustres, d'amateurs,
Qui vont répétant vers et prose,
Et d'autrui faisant les honneurs,
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement;
Je craindrois insensiblement,
Pour ma longue petite Épître,
L'air d'ouvrage qu'assurément
Elle prendroit sans aucun titre.
Si ces riens courent l'univers,
Et que par hasard l'on en cause
(Car tel est le destin des vers,
Un instant de vogue en dispose,
Et bien ou mal la rime expose
Au bruit, aux propos, aux faux airs,
Aux sots, aux esprits, à la glose
Des pédants lourdement diserts,
Des freluquets lilas ou verts,
Et des oisons couleur de rose,
Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point messieurs de la prose);
Si donc, élevés à l'honneur
D'une renommée éphémère,
Ces vers ont le petit malheur
De subir ce froid commentaire

De l'importance ou de l'humeur,
Malgré la déraison altière,
Et tout ennuyeux argument,
Leur gloire sera tout entière
S'ils plaisent au séjour charmant
Qui m'en dicta le sentiment,
Et les pare de sa lumière.

ÉPITRE IX.

AU ROI DE DANEMARCK.

Télémaque adoré du Nord,
Et cher à toutes les contrées
Où l'ardeur du plus noble essor
Guide vos traces desirées,
Et des plus belles destinées,
A l'Europe annonce le sort;
Ainsi, dans le printemps de l'âge,
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette, et l'usage,
Vous leur préférez les travaux,
Les observations du sage,
Et les fatigues du héros.
Le plus cher, le plus sûr présage,

Charme vos états fortunés :
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ose écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage
Dévoile la brillante image
De ce trône que vous parez.
Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre apanage,
En vain, grand roi, vous desirez
Échapper au public hommage ;
En vain sous un nom emprunté
L'ineffaçable majesté
Veut se voiler et disparoître ;
L'auguste et tendre humanité,
Les graces, l'affabilité,
Vous font aisément reconnoître,
Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement et le maître.
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre des nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs, et profonds,

Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnements
De tant de rêveurs à système
Qui prônent en longs arguments
Que l'homme par-tout est le même,
Tous les peuples sont différents ;
Chaque climat a ses nuances :
Vos regards sûrs et pénétrants
En saisissent les différences.
Il n'est qu'un point dans ce moment
Qui les égale et les rallie ;
Oui, ces contrastes de génie,
Et d'opinions, et de goûts,
Prince aimable, s'éclipsent tous
Quand l'on vous voit paroître et plaire ;
Et par-tout, ainsi que chez nous,
Tous les peuples n'auront pour vous
Qu'un suffrage et qu'un caractère.

ÉPITRE X.

AU ROI DE PRUSSE.

Du trône et des plaisirs voler à la victoire,
Par soi-même asservir des peuples belliqueux ;
Au sein de la puissance, au faîte de la gloire,
    Penser en homme vertueux ;
Aux arts anéantis donner un nouvel être,
Les protéger en roi, les embellir en maître ;
Éclairer les mortels, et faire des heureux ;
    Aux jours de gloire et de génie
    Des Césars et des Antonins
    C'étoit l'ouvrage de la vie,
Et les destins divers de divers souverains :
Mais le héros nouveau de l'Europe étonnée
Sait faire des vertus, des talents, des travaux
    De tant de différents héros,
L'histoire d'un seul homme, et celle d'une année.

ÉPITRE XI.

L'ABBAYE.

A M. LE CHEVALIER DE CHAUVELIN,

ALORS A L'ARMÉE DE WESTPHALIE,

SUR L'ÉLECTION D'UN MOINE ABBÉ.

Facit indignatio versum. Juv.

D'une taverne monacale,
Où tout fermente en ce moment
Pour la patente abbatiale
Et le premier bât du couvent,
Très indifférent que l'on nomme
Don Luc, don Priape, ou don Côme,
Rempli d'un plus cher souvenir,

Dans la longue mélancolie
De ta fangeuse Westphalie,
Ami, je viens t'entretenir;
Et, malgré les ennuis extrêmes
Où tes beaux jours sont arrêtés,
Mon amitié dans ces lieux mêmes
Voit le plaisir à tes côtés.
Tandis que de l'urne fatale
Va sortir le destin brillant
De l'automate révérend
Que prétend mitrer sa cabale
Pour s'enivrer impunément
Sous sa crapule pastorale;
Échappé de la pesanteur
Des moines au ton flagorneur,
Aux maussades cérémonies,
Et délivré de la longueur
De leurs assommantes orgies,
Je parcours ces bois, ces prairies,
Dont on va nommer le seigneur.
Oh! qu'ici de l'erreur commune
Mon cœur moins que jamais épris
Des misères de la fortune
Conçoit aisément le mépris!
Quoi! ces vergers, ces belles plaines,

Ces ruisseaux, ces prés, ces étangs,
Ces forêts de l'âge des temps,
Ces riches et vastes domaines,
Tout sera dans quelques instants,
A qui ?... Charmante solitude,
Séjour fait pour n'être habité
Que par l'heureuse liberté,
L'amitié, l'amour, et l'étude,
La sagesse, et la volupté,
De quelle vile servitude
Tu subis la fatalité !
Un obscur et pesant reptile,
Un être platement tondu,
Simulacre ignare, imbécille,
De la terre poids inutile,
Un moine, le portrait est vu,
Un moine va se voir ton maître !
Et cet épais et lourd cafard
Qu'ébaucha le ciel au hasard
Pour végéter, ronfler, et paître,
Grace à la faveur du destin
Et d'une authentique patente,
De cent mille livres de rente
Va devenir le souverain !
Dans ce char que suivoient ses pères

L'âne mitré va se montrer,
Et régner sur ces mêmes terres
Qu'il étoit né pour labourer!
O vous, défuntes seigneuries,
Vous, preux barons à courts manteaux,
Hauts-justiciers, grands-sénéchaux,
Des antiques chevaleries
Vieux châtelains, mânes dévots,
Dont j'aperçois les armoiries
Sur les débris de ces châteaux,
Où de gros moines en repos,
Munis de vos chartres moisies,
Broutent et boivent sur vos os,
Sans prier pour vos effigies,
Bons seigneurs, que vous étiez sots!
Vous avez cru de vos largesses
Doter l'Honneur, la Piété,
Et laisser avec vos richesses
Des pères à la Pauvreté;
Que le Dieu juste récompense
Vos benoites intentions!
Mais que l'avare et basse engeance
Qu'engraissent vos fondations
A bien trompé votre espérance!
Oh! quel peuple avez-vous renté?

L'hypocrite Perversité,
La lubrique Fainéantise,
La stupide Imbécillité,
L'Avarice, la Dureté,
La Chicane, la Fausseté,
Tous les travers de la Bêtise,
Et tous les vices qu'éternise
L'impure et brute Oisiveté.
Ces repaires de la Paresse,
Ces gouffres creusés par vos mains,
C'est là que s'abyment sans cesse
Les richesses des lieux voisins;
C'est pour ces massives statues,
C'est pour ce peuple de sangsues
Que le laboureur vertueux,
Accablé d'ans et d'amertume,
Avec des enfants malheureux
Veille, travaille, se consume
Dès que l'aube éclaire les cieux.
Ainsi, par des lois déplorables,
La douloureuse pauvreté
De tant de mortels respectables
Enrichit l'inutilité
De ces fainéants méprisables,
La fange de l'humanité!

Tels ces cadavres homicides,
Ces vampires, de sang avides,
Des vivants éternels bourreaux,
Par les secours d'un art impie
Desséchant les sucs de la vie
Dans des corps livrés au repos,
S'engraissent au fond des tombeaux.
O ma chère patrie ! ô France !
Toi chez qui tant d'augustes lois
De tes sages et de tes rois
Immortalisent la prudence,
Comment laisses-tu si long-temps
Ravir ta plus pure substance
Par ces insectes dévorants
Que peut écraser ta puissance,
Et dont l'inutile existence
Revient t'arracher tous les ans
Les moissons de tes plus beaux champs,
Et des biens dont la jouissance
Devoit être la récompense
De tes véritables enfants ?
Quels contrastes, dont ta sagesse
Pourroit affranchir tes états !
Je vois en proie à la paresse
Ce que le travail n'obtient pas.

Ce guerrier, qui dès sa jeunesse
T'immola ses biens, son repos,
Chargé du poids de sa tristesse
Et d'une indigente noblesse,
Après soixante ans de travaux
Traîne sa pénible vieillesse :
Ces esprits faits pour t'illustrer,
Pour te plaire, et pour t'éclairer,
Tous ces sages dont la lumière
Va dans les autres nations
Augmenter ta gloire première,
Souvent dans toute leur carrière
Négligés, privés de tes dons,
Meurent méconnus de leur mère :
Au sein d'un champ infructueux,
Sans soulagement, sans salaire,
Ce prêtre pauvre et vertueux,
Environné de la misère,
Triste pasteur des malheureux
Qu'il édifie et qu'il éclaire,
Les console, et souffre plus qu'eux.
C'est sur ces hommes nécessaires
Que tes bienfaits sont invoqués ;
Qu'à changer leurs destins contraires
De tant d'avortons solitaires

Les biens oisifs soient appliqués;
De l'abyme des monastères
Qu'à ta voix ils soient évoqués;
Et renvoie au soc de leurs pères
Tant de laboureurs enfroqués.
Tes arts divers te redemandent
Tant d'hommes mis au rang des morts;
Tes droits, tes besoins les attendent
Sous tes drapeaux et dans tes ports.
La postérité gémissante
Un jour regrettera ces biens;
Et l'humanité languissante
Perdant des pères, des soutiens,
A ces gouffres, qui t'appauvrissent,
Des races qui s'anéantissent
Redemande les citoyens.
Contemple tes champs et tes villes;
Vois tes pertes et ton erreur.
Autour de ces riches asiles
Où cet avare possesseur,
Ce moine absorbe avec hauteur
Tous les fruits de ces bords fertiles,
Que d'hommes qui seroient utiles
A ta richesse, à ta grandeur,
Maudissant leurs efforts stériles,

Dépérissent dans la douleur!
Ils craignent le titre de père,
N'ayant à laisser que des pleurs
Aux héritiers de leurs malheurs;
Ils te privent dans leur misère
D'un peuple de cultivateurs,
De tes biens le plus nécessaire.
Ami, je devine aisément
Que, pour dérider la morale
De ce sérieux argument,
Tu me réponds en ce moment
Que, sans le sceau du sacrement
Et de la couche nuptiale,
A l'état ordinairement
On voit l'espèce monacale
Fournir aussi son contingent:
Je le sais; mais, dis-moi toi-même,
Que servent au bien de l'état
Ces fruits impurs du célibat
Nés dans l'opprobre et l'anathème?
Quels sont les monuments honteux
De tous ces sacrés adultères?
Des fils plus vils, plus paresseux,
Et plus abrutis que leurs pères.
A l'aspect de leurs biens nombreux

Si l'on pouvoit sans injustice
Se consoler de voir ces lieux
Livrés par nos simples aïeux
A l'héréditaire avarice
De ces possesseurs odieux,
On seroit consolé sans doute
De les voir vivre sans jouir,
Sans sentiment et sans plaisir :
Tout s'anéantit sur leur route;
Sous leurs mains tout vient se flétrir.
En vain ces asiles champêtres
Ne demandent qu'à s'embellir,
Leur sauvage état peint leurs maîtres.
Ah ! que dans ces lieux enchantés,
Mais où les pas de l'Ignorance
Sont imprimés de tous côtés,
Le Goût, l'heureuse Intelligence,
Pourroient ajouter de beautés !
La nature sur ces rivages
Répandant ses dons au hasard
Y semble encore inviter l'art
A la servir dans ses ouvrages.
A travers ces vastes forêts
Quelle scène, quelle étendue,
Si de tous ces chênes épais

Qui vont se perdre dans la nue
Perçant, divisant les sommets,
On laissoit errer notre vue !
Vingt sources des plus vives eaux
Qui descendent de ces montagnes
Jailliroient au sein des campagnes,
Si par de faciles canaux
L'art en rassembloit les ruisseaux :
En desséchant ces marécages
D'où sortent d'épaisses vapeurs,
Un gazon couronné de fleurs
Enrichiroit ces pâturages,
Et d'un air sain et sans nuages
Tout respireroit les douceurs.
Mais, grace à l'ame avare et dure
De ces possesseurs abrutis,
Les plus beaux dons de la nature
Sont dégradés, anéantis,
Par-tout où gît leur race obscure.
Pour l'honneur de l'humanité,
Malgré cet empire durable
Des erreurs que l'antiquité
Marque de son sceau vénérable,
J'ose croire qu'un temps viendra
Où tant de richesses oisives,

Que le monachisme enterra,
Cesseront de rester captives,
Et qu'on reverra de ces biens
Couler enfin les sources vives
Sur les utiles citoyens.
   O toi, l'arbitre de mes rimes,
Ami d'Homère et de Platon,
De ces lumineuses maximes
Tu ne peux qu'approuver le ton :
Un bigot y verra des crimes :
Tu n'y verras que la raison.
Tu sais qu'à la religion
Toujours sincèrement fidèle,
Rempli de respect et de zèle,
Je briserois tous mes pinceaux
Plutôt que d'offrir des tableaux
Indignes de l'honneur et d'elle.
Eh ! qu'ai-je en effet prétendu ?
Je n'attaque point les asiles
Où le Savoir et la Vertu
Ont réuni leurs domiciles.
Que l'intérêt de l'univers,
Que l'estime de tous les âges,
Conservent dans leurs avantages
Ces établissements divers

A qui la patrie illustrée
Doit Bourdaloue et Massillon,
Calmet, Sanlecque, Mabillon,
Malbranche, Vanière, et Porée;
C'est de ces temples permanents,
Dépôts sacrés et vénérables,
Que toujours les doctes talents,
Les sciences, les monuments,
Les lumières inaltérables,
Et quelquefois les dons brillants
Du génie et des arts aimables
Se transmettront à tous les temps;
Qu'ils vivent! qu'au bien de la France
Concourant sans division,
Ils mettent tous d'intelligence
Une barrière à l'ignorance,
Un frein à l'irréligion!
Mais pour toutes ces abbayes,
Ces ruineuses colonies,
Que sous les belgiques climats
Nous rencontrons à chaque pas,
Gouffre où des êtres inutiles
Entassent de leurs mains stériles
Tant de biens qui n'en sortent pas;
Quand verrai-je une loi nouvelle,

Appliquant mieux leur revenu,
En ordonner sur le modèle
D'un apologue que j'ai lu ?
Dans je ne sais quelle contrée,
Au temps du monde encor païen,
Un peuple (le nom n'y fait rien),
Voyant diminuer son bien
Par une disgrace ignorée,
D'un dieu de la voûte azurée
Un jour réclama le soutien.
En vain l'active vigilance,
Tous les travaux et tous les arts
Avoient tout fait d'intelligence
Pour ramener de toutes parts
Et le commerce et l'abondance ;
L'or disparoissoit tous les jours,
Et dépouillé de ce secours,
Le nerf et l'ame de la vie,
L'oisif artisan languissoit ;
L'indigente et triste patrie
Ne pouvant gager l'industrie,
Tout commerce s'affoiblissoit ;
L'état épuisé périssoit.
Le dieu, touché de leur misère,
Et voulant du commun repos

Vient d'offrir aux bords indiens !
 Tous les ans aux champs de Golconde
Le plus riche des potentats
Rassembloit de tous les climats
Les trésors que transporte l'onde ;
Par un tribut toujours nouveau
Toutes les richesses du monde
Aboutissoient dans ce tombeau.
Thamas paroît : le destin change.
Au nouveau Gengis-khan du Gange
Ces vastes trésors sont ouverts ;
Son bras vainqueur leur rend la vie,
Et tout l'or qu'enterroit l'Asie
Va circuler dans l'univers.

ÉPITRE XII.

A M. DE BOULONGNE,

CONTROLEUR-GÉNÉRAL.

MINISTRE aimable, heureux génie,
Que le bonheur de la patrie
Appelle aux travaux de Colbert,
Dans cette cour qui de concert
Vous félicite et vous implore,
Pouvez-vous reconnoître encore
Une voix qui vient du désert?
Depuis l'instant où la puissance
Du plus chéri des souverains
A remis dans vos sages mains

L'urne heureuse de l'abondance
Pour la splendeur de nos destins,
Des importuns de toute espèce,
Des ennuyeux de tous les rangs,
Des gens joyeux avec tristesse,
Des machines à compliments,
Vous auront excédé sans cesse
De fadeurs, de propos charmants,
Déployant avec gentillesse
L'ennui dans tous ses agréments :
Vous avez essuyé sans doute
Le poids des discours arrangés ;
Les protecteurs, les protégés,
Tout s'est courbé sur votre route.
Les grands entourent la faveur;
La foule vole à l'espérance ;
Tout environne, tout encense
Le temple brillant du bonheur :
Vous aurez vu toute la France.
Moi qui, séparé des vivants,
Dans ma profonde solitude,
Ignore le jargon des grands
Et celui de la multitude,
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre lassitude

De gloire et d'applaudissements ;
Je déplorerois au contraire
Les travaux toujours renaissants,
Et le joug où le ministère
Vient attacher tous vos moments,
Si je n'aimois trop ma patrie
Pour plaindre les brillants liens
Dont elle enchaîne votre vie.
Elle parle, il faut que j'oublie
Tous vos intérêts pour les siens.
Pardonnez ce brusque langage
Aux mœurs franches de mon séjour,
C'est le compliment d'un sauvage,
Qui, loin de la langue du jour,
Loin des souplesses de l'usage,
Et trouvant pour vous son hommage
Gravé dans un cœur sans détour,
N'en veut pas savoir davantage.
Si je mêle si tard ma voix
A l'alégresse générale,
L'ignorance provinciale
M'excuse par ses tristes droits.
Réduit, pour toute nourriture,
A m'instruire, à m'orner l'esprit,
Dans la Gazette ou le Mercure,

Sur ce qui se fait et se dit
Je ne sais rien qu'à l'aventure ;
Je parle quand il n'est plus temps,
Et les nouvelles ont mille ans
Quand l'imprimeur me les assure.
Ce n'est que dans ces lieux brillants
Qu'enrichit la Seine féconde
Des heureux tributs de son onde
Que l'on sait tout, que l'on sait bien ;
Ailleurs on n'est plus de ce monde,
On sait trop tard, on ne sait rien.

O province, que ta lumière
Languit sous des brouillards épais !
Et sur les plus simples objets
Quelle stupidité plénière !
Un seul trait parmi les journaux
De l'imbécillité profonde
De nous autres provinciaux
Montre combien dans nos propos
Nous sommes au fait de ce monde,
Et présente dans tout leur jour
Notre force et nos connoissances
Sur les nouvelles et la cour,
Sur l'usage et ses dépendances.
Ce trait excusera mon zèle

De vous être si tard offert,
Grace à l'éclipse habituelle
Dont notre mérite est couvert.
Mon anecdote n'est pas neuve ;
Mais les provinciaux passés
Sont trop dignement remplacés
Pour que le temps nuise à ma preuve.
Quand Vardes revint à la cour,
Rappelé par la bienfaisance,
Après un très mortel séjour
De province et de pénitence,
Louis quatorze, avec bonté,
S'informant du genre de vie
Qu'il avoit mené, du génie,
Du ton de la société
Au lieu qu'il avoit habité :
« Sire, excellente compagnie,
« De l'esprit comme on n'en a point,
« Gens charmants, instruits de tout point,
« Et d'une ressource infinie.
« Ce sont des conversations
« Incroyables, fort amusantes ;
« Il s'y traite des questions
« Très neuves, très intéressantes.
« Par exemple, quand je partis,

« On avoit mis sur le tapis
« Un problème assez difficile,
« Et sur lequel toute la ville
« Parloit sans pouvoir s'accorder :
« La question étoit critique ;
« Il s'agissoit de décider
« Une matière politique,
« Et qui, de votre Majesté,
« Ou de Monsieur, étoit l'aîné. »

Sur notre gauloise ineptie
C'est trop arrêter vos regards,
Tandis que la gloire, les arts,
Et le bonheur de la patrie
Vous occupent de toutes parts,
Tandis que votre main féconde
Soutient, dans ses brillants travaux,
Le pavillon et les drapeaux
Du pacificateur du monde.

Puissent mon hommage et mes vers
Vous être heureusement offerts,
Loin du bruit de la galerie,
Loin du chaos des suppliants,
Quand vous viendrez quelques instants
Respirer à la tuilerie !
C'est dans ce séjour enchanteur,

Palais de Flore et de Minerve,
Que le premier fruit de ma verve
Reçut le prix le plus flatteur
Des suffrages dont je conserve
Un souvenir cher à mon cœur ;
C'est dans ces beaux lieux que j'espère
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un solitaire,
Avec les fruits de son loisir ;
Et dans les différentes classes
D'originaux, valant de l'or,
Dont j'ai peint, dans un libre essor,
L'esprit, la sottise, et les graces,
Vous trouverez peut-être encor
Que, même sous un ciel barbare,
J'ai sauvé de l'obscurité
Un rayon de cette gaîté
Qui devient aujourd'hui si rare,
Quoique très bonne à la santé.

ÉPITRE XIII.

A M. LE COMTE

DE ROCHEMORE.

Élève et successeur d'Horace,
De Despréaux et d'Hamilton,
Vous qui nous ramenez leur ton,
Et leur coloris, et leur grace,
Sans effort, sans prétention,
Sans intrigue, et sans dédicace :
O vous, dont l'aigle et les zéphyrs
Guident au gré de vos desirs
La route toujours neuve et sûre,
Peintre brillant de la nature,

De la sagesse et des plaisirs ;
Quand vous dérobez à notre âge
Des tableaux que la vérité,
Et le génie et la gaîté
Ont marqués, par la main d'un sage,
Du sceau de l'immortalité ;
Dites-moi, divin solitaire,
Dites, par quelle cruauté
Rappelez-vous à la lumière
Un phosphore, une ombre légère,
Qu'ont tracé mes foibles crayons,
Et dont la lueur passagère
S'efface au feu de vos rayons ?
Sur les songes de ma jeunesse
Laissez les voiles de l'oubli ;
Que mon désert soit embelli
Par votre main enchanteresse :
Voilà le seul lien de fleurs
Par qui je veux tenir encore
A cet art qu'on profane ailleurs,
Et que la raison même adore
Quand il brille de vos couleurs.
Prenez cette lyre éclatante
Qui, par ses sons majestueux,
Maîtrise mon ame, m'enchante,

M'élève à la hauteur des cieux ;
Ou que ce facile génie,
Qui de la céleste harmonie
Sait descendre aux délassements
D'une douce philosophie,
M'offre encor ces amusements,
Ces écrits sans cajolerie,
Sans satire, sans basse envie,
Ces écrits nobles et riants,
Sans pesante bouffonnerie,
Où la gaîté, jointe au bon sens,
Crayonne l'humaine folie
Sous les traits heureux et brillants
De la bonne plaisanterie,
Dont tout le monde a la manie,
Et qu'atteignent si peu de gens.
Mais, par malheur pour qui vous aime,
Ne confiant rien qu'à regret,
Toujours mécontent de vous-même,
Vous voulez être trop parfait,
Et dans votre trop beau système
Un ouvrage n'est jamais fait.
Contre mes vœux et mes instances
Tous vos prétextes sont usés :
Soyez moins parfait, et lisez ;

J'aime jusqu'à vos négligences.
Pourquoi vous ravir si souvent
A l'amitié qui vous rappelle,
Et lui cacher si constamment
Des trésors qui sont faits pour elle ?
Sauvage enfant de Philomèle,
Vous êtes cet oiseau charmant
Qui, sous la verdure nouvelle,
Content du ciel pour confident
De la tendresse de son chant,
Semble fuir la race mortelle,
Et s'envole dès qu'on l'entend.

ÉPITRE XIV.

AU P. BOUGEANT.

L'auteur commence cette épître par féliciter en prose le P. Bougeant de son retour de La Flèche, où il avoit été exilé à l'occasion de son Amusement philosophique sur le langage des bêtes ; puis il continue ainsi :

OR, au sortir du monument
De cette Flèche tant maudite,
Votre révérence en son gîte
A trouvé bien du changement.
Dans ce réduit [1] où la sagesse
Des beaux-arts allumoit l'encens,
Cette vapeur enchanteresse,

1 Endroit où s'assembloient les journalistes de Trévoux pour concerter leurs extraits.

Ce café, l'ame de nos sens
Et des feux d'une aimable ivresse,
Embrasoit ses plus chers enfants;
Au lieu des muses solitaires,
Compagnes des plaisirs parfaits,
Au lieu des lauriers ordinaires,
Vous n'avez trouvé qu'un cyprès.
O douleur! ô sort peu durable
De nos frêles humanités!
Ce Stentor des paternités
Qui paroissoit muni d'un rable
Cimenté pour l'éternité,
Après dix lustres de santé,
Cet ami, ce savant aimable,
L'historien des noms en *us*,
Le pauvre Rouillé [1] n'est donc plus!
Et la Parque a tranché le cable
Par qui ses jours sembloient tenir
A toute la race à venir.
De rejoindre sitôt ses pères,
Puisque rien ne l'a su parer,
Apprenez, estomacs vulgaires,
A trépasser sans murmurer.

1 Auteur d'une Histoire romaine.

Un autre vide, une autre perte,
Je dirois presque une autre mort,
De votre demeure déserte
Avoit encor changé le sort.
Vous n'avez plus trouvé ce sage [1]
Qui, par le plus rare assemblage,
Unit à la sublimité
D'un génie heureux et vanté
Les mœurs simples du premier âge,
Et l'heureuse naïveté
Qui guidoit l'ame et le langage
De cette bonne antiquité.
Quelle triste fatalité !
Exilé d'un libre ermitage
Au pays de la gravité,
Quoi ! l'interprète d'Euripide,
D'Eschyle, Sophocle, et des dieux,
Cet esprit dont le vol rapide
Suivoit les aigles jusqu'aux cieux,
Loin des arts et de la lumière,
Compilateur infortuné,

1 Le P. Brumoi, qui avoit été transféré du collége de Louis-le-Grand à la maison professe, pour continuer l'Histoire de l'Église gallicane.

Aux vieux parchemins condamné,
En va dévorer la poussière
En bénédictin décharné !
Et les pinceaux faits pour la gloire
Vont, dans une pesante histoire,
Tracer des faits aventurés,
De monacales anecdotes,
Et l'origine des calotes,
Et l'Iliade des curés !
Mais à ce sombre ministère,
Si peu fait pour son caractère,
Quand vous le croirez consacré,
Vous le trouverez enterré.

O vous donc qui vivez encore,
Vous, le dernier de ces Romains,
De vos jours rendus plus sereins
N'obscurcissez aucune aurore
Dans l'antre noir, où le chagrin,
Parmi Lactée et Métrodore,
Et Fonsèque et Cassiodore,
Tient les ennuis en maroquin :
A vos amis toujours aimable,
Toujours vertueux et charmant,
Dédaignant la voix misérable
De cette envie inaltérable

Du délateur et du pédant,
Vivez ; et si, chemin faisant,
Vous passez jusqu'au manoir sombre
Où gît Brumoi, loin des vivants,
En mon nom offrez à son ombre
Des fleurs, ces vers, et mon encens.

ÉPITRE XV.

A MESSIEURS

LES DUCS DE CHEVREUSE ET DE CHAULNES,

A L'ARMÉE DE FLANDRE. 1747.

Ce dieu que la nature entière
Rappeloit pour la rajeunir,
Ce printemps qui dans sa carrière
Devroit ne voir que le plaisir,
Vient donc de rouvrir la barrière
Des fureurs et du repentir
A l'extravagance guerrière !

Quand Vénus, Vertumne, Zéphyr,
La Volupté, que tout respire,
Et qui réveille l'univers,
Devroient n'offrir que les concerts
De la musette et de la lyre,
La trompette trouble les airs;
Et l'Amour s'alarme et soupire
En voyant sortir des enfers
Des cyprès, des lauriers, des fers,
La Mort, la Gloire, et le Délire.
Ces masses de bronze et d'airain,
Où l'art sinistre de la guerre
Renferme les feux du tonnerre,
Déja sur leur affreux chemin
Écrasent dans le sein de Flore
Les myrtes, les roses, le thym,
Qu'un ciel plus doux faisoit éclore.
Déja le laboureur déplore
Ses sillons foulés et détruits.
Au lieu des plantes et des fruits
Dont elle alloit être parée,
La terre aride et déchirée
Se couvre d'un horrible amas
De tentes, d'armes, de soldats;
Et cette mère languissante

Gémit en voyant ses enfants
Étouffer la moisson naissante
Pour se creuser des monuments.
O vous qu'à regret j'envisage
Dans ces dangers et ces travaux,
Vous qui les cherchez en héros,
Et les voyez des yeux du sage,
Quand reverrai-je l'heureux temps
Où, la paix calmant les ravages,
Et laissant vivre les vivants,
Vous reviendrez sur nos rivages
Cueillir les fleurs de vingt printemps,
Et partager sous nos ombrages
Le sort sensé des bonnes gens,
Loin des querelles d'Allemands,
Des pandoures anthropophages,
Et tels autres mauvais plaisants!
Hâtez-vous sous l'astre propice
D'un roi que suivent constamment
L'Amour, la Victoire, et Maurice:
Consommez l'asservissement
De ces fiers et foibles Bataves
Qui, craignant leur dernier moment,
Viennent tumultuairement
De se redonner des entraves

Proscrites solennellement
Par leurs ancêtres moins esclaves ;
A notre destin immortel
Ramenez ces moments illustres,
Ces conquêtes dont le Texel
Tremble encore après quinze lustres.
Quel boulevard résistera
Au vainqueur qui le redemande ?
Le même Mars règne, commande ;
Le même sort obéira.
Sur les remparts de la Hollande
Allez, arborez la guirlande
Des lis qu'ils ont portés déja ;
Et ramenez à l'opéra
Les présidentes de Zélande
Et les baronnes de Bréda ;
Afin que, si l'effroi, la haine,
Ou le vain désespoir entraîne
Les époux à Batavia,
On puisse, comme il conviendra,
Consoler la haute puissance
De leurs veuves pendant l'absence ;
Et que jonquille et nacara
Fassent les honneurs de la France
A la sotte qui les prendra.

Mais quelle vaine et chère image
M'entretient déja du retour,
Quand nous sommes si loin du jour
Qui doit finir votre esclavage?
Jusque-là quel affreux tourment!
Quel vide! quel désœuvrement!
Que d'ennui, qu'en vain on évite,
Et qu'on retrouve à tout moment,
Vous attend, vous suit, vous agite!
Que le camp le plus triomphant
Pèse au vrai sage qui l'habite!
Au milieu des sots embarras,
Des longs dîners et du fracas
De tant de gens braves et plats
Que l'éternelle Flandre assemble,
Je ne vous plaindrai pourtant pas,
Si vous êtes souvent ensemble:
Dans ce pays triste et perdu,
Vous trouvez et vous pouvez rendre
La douceur de causer, d'entendre,
Et le plaisir d'être entendu:
Parmi les ennuis de la gloire,
L'air grivois et le mauvais ton
De ce peuple à cravate noire,
Qui n'a de conversation

Que pour dîner avec Grégoire
Ou pour souper avec Fanchon :
Dans cette troupe non lettrée
De petits messieurs si parfaits,
Si ridicules, si ginguets,
Dans la populace dorée
De jeunes et vieux freluquets,
L'un de l'autre ressource heureuse,
Vous vous dédommagez tous deux
De tant de milliers d'ennuyeux
Qui bordent la Dyle et la Meuse ;
Et, sous les tonnerres de Mars
Philosophes libres et calmes,
Des muses et de tous les arts
Vous joindrez les fleurs à ces palmes
Qui couronnent vos étendards :
Ainsi sous le ciel atlantique,
Et près du tombeau de Didon,
Lélius avec Scipion
Retrouvoit Rome dans l'Afrique ;
Dans cette pompe et ce fracas
De faisceaux, d'aigles, de combats,
Aux champs du barbare Gétule,
Tous deux se rendoient les loisirs,
Les arts, la langue, les plaisirs

Et de Tibur et de Tuscule.
Faits, comme eux, pour les agréments
De l'heureuse philosophie,
Vous adorez les arts charmants
De l'Attique et de l'Ausonie.
Et ce n'est point la flatterie
Qui vous joint à ces noms brillants
Dans le temple de Polymnie;
Détestant le fade jargon
De la basse cajolerie,
Je ne chante que la raison,
La vertu, l'ame, le génie;
Et je ne donne rien au nom,
A qui la foule sacrifie.
Oui, si vous n'aviez à mes yeux
Que les rangs, les titres nombreux
Des ducs, des pairs, des connétables,
Mes hommages indépendants
N'inscriroient pas vos noms durables
Dans les fastes vainqueurs des temps;
Des esprits vrais et raisonnables,
Pensant par eux, invariables,
Malgré les phosphores divers
Et tous les pompons méprisables
Qui coiffent ce plat univers;

Des grands, sans bassesse et sans airs,
Instruits sans cesser d'être aimables;
Des cœurs toujours irréprochables
Dans un séjour faux et pervers :
Voilà les héros véritables
Et de mon ame et de mes vers.

E ben sa Roma che l'onor primiero
Di nostre muse è lo splendor del vero.

GUIDI.

ÉPITRE XVI.

A M. DE TOURNEHEM,

DIRECTEUR ET ORDONNATEUR-GÉNÉRAL DES BATIMENTS DU ROI, SUR LA COLONNE DE L'HÔTEL DE SOISSONS.

Vous à qui les enfants d'Apelle,
De Phidias, de Praxitèle,
Vont devoir des progrès nouveaux,
Rendez à d'antiques travaux
Une gloire toute nouvelle ;
Sauvez-les du sein des tombeaux,
Et qu'ils consacrent votre zèle.
   Dans les ruines d'un palais
Dont l'architecture grossière
Ne pouvoit laisser de regrets

En retombant dans la poussière,
Vaste enceinte, informe carrière,
Qui n'offre plus que les débris
Des murs qu'éleva Médicis;
Il est un ouvrage durable,
Que deux siècles ont respecté,
Et dont notre âge est redevable
Aux yeux de la postérité:
Cependant à son jour suprême
Ce monument semble arrivé,
Et peut-être en cet instant même
Le fer destructeur est levé.
Aux yeux d'un adjudicataire
Qui calcule et ne pense pas,
Cet ouvrage, peu nécessaire,
N'est que du fer et qu'un amas
De pierres qu'il vend à l'enchère:
Souffriroit-on ce trait honteux
D'une gothique barbarie
Dans les jours les plus lumineux
Des talents et de l'industrie?
Déja cette ville chérie,
Cette souveraine des arts
Et des agréments de la vie,
Qui les verse de toutes parts

Sur l'univers qui l'étudie
Et tient sur elle ses regards;
Páris, le temple du génie,
Offre trop peu de monuments
Où Rome, Athène, Alexandrie,
Consacroient les faits éclatants,
La puissance de la patrie,
Et le témoignage des temps.
Privés d'une magnificence
Si commune aux peuples divers
Qui régnèrent avant la France
Sur les arts et sur l'univers,
Verrions-nous dans notre indigence
Le vil intérêt, l'ignorance,
Prévenir les efforts des ans,
Et de nos embellissements
Précipiter la décadence
Dans ces mêmes jours si brillants
Où l'heureuse Paix, l'Abondance,
Et tous les Plaisirs renaissants,
Vont ranimer d'intelligence
Tous les arts et tous les talents?
Tandis qu'il en est temps encore,
Détournez d'odieuses mains,
Vous que l'architecture implore

Contre leurs efforts inhumains ;
Qu'échappée aux premiers outrages
Qui menacent ses fondements,
Cette colonne à tous les âges
Transmette d'illustres images
De la splendeur de notre temps,
Et pour de plus heureux usages
Reçoive d'autres ornements :
Car, dans mes craintes pour sa gloire,
Je ne regrette point ici
L'astrologique observatoire
Que Médicis avoit bâti
Pour le chimérique grimoire
De Gauric et de Ruggéri ;
Non, c'est déja trop de l'histoire
Pour ces faits dignes de l'oubli,
Sans que le ciseau doive aussi
En éterniser la mémoire.
Qu'illustré, changé, rajeuni,
Ce monument soit enrichi
Des attributs de la victoire,
Et que Lawfelt ou Fontenoi
Y gravent l'immortelle gloire
Et les travaux du plus grand roi.
La colonne qu'Apollodore

Jadis érigea pour Trajan
De celle qui nous reste encore
Nous dicte l'usage et le plan ;
Rivale du culte héroïque
Dont Rome honora les vertus,
Que la COLONNE LODOÏQUE
Offre d'aussi justes tributs.
Trop étranger dans l'apanage
Et du Bramante et du Bernin,
Oserai-je de cet ouvrage
Ébaucher un foible dessin ?
C'est peut-être une rêverie
Que ma muse crayonnera ;
Mais c'est rêver pour la patrie,
Et l'objet me justifiera.

Au lieu de la sphère armillaire
Que la colonne élève aux cieux,
Plaçons l'image auguste et chère
D'un monarque victorieux,
Et que ce phare lumineux
Au-dessus du rang ordinaire
Des monuments de nos aïeux,
Sur le bronze et l'or, à nos yeux
Présente l'astre tutélaire
De tant de triomphes fameux.

Et tandis que ce noble hommage,
Trophée unique en nos climats,
Et digne du goût de notre âge,
Peindra les héros des combats,
Qu'ailleurs une place immortelle
S'élève au héros de la paix,
Monument brillant et fidèle
De l'amour, du respect, du zèle,
Et des talents de ses sujets ;
Les ministres de Calliope
Y graveront le nom sacré
D'un monarque, heureux, adoré,
Et le bienfaiteur de l'Europe

ÉPITRE XVII.

SUR L'ÉGALITÉ.

Tout est égal après les dieux.
Le même jour, la même argile,
Nous donna les mêmes aïeux ;
Et malgré ces tributs honteux
D'une dépendance servile,
Que l'opinion imbécille
Paie à des titres fastueux,
Exempte d'un culte hypocrite,
La raison ne connoît de rangs
Que ceux que donne le mérite,
Et de titres que les talents.
Sur la liste qu'elle a des hommes

Peu de noms se trouvent écrits.
Trop souvent les riches lambris
N'enferment que de vains fantômes,
Le vil objet de ses mépris;
Tandis que sous un toit vulgaire,
Loin de l'insolence et des grands,
Aux pieds d'un mortel solitaire
Elle va porter son encens.
Toi, qu'elle suit et qu'elle éclaire,
Toi, qui ne t'es jamais prêté
Aux bassesses de l'imposture;
Toi, dont l'inflexible droiture
N'a jamais encore écouté
Que les règles de la nature
Et que l'austère vérité;
Viens, ami, fuyons les idoles
Que fabriqua la vanité:
Convaincus de l'égalité,
Vengeons contre des dieux frivoles
L'injure de l'humanité;
Et, libres d'un hommage infame,
Loin de la foule relégués,
Ne distinguons que ceux que l'ame
Et les talents ont distingués.
Quels sont donc aux yeux des vrais sages

Les talents, ce céleste don ?
Tout en usurpe les hommages,
Et tout en profane le nom.
Appartient-il ce nom sublime
A tous ces arts laborieux
Nés du luxe qui les anime,
Et du besoin industrieux ?
Ainsi donc confondus sans cesse,
Le hasard, l'instinct et l'adresse,
Sous ce nom viendroient se placer
Au même degré de noblesse
Que la dignité de penser.
Parmi l'aveugle multitude,
Et chez le vulgaire des grands,
L'industrie et la docte étude
N'ont point de grades différents :
Les plus nobles fruits de nos veilles
N'y trouvent pas d'autre destin
Que les mécaniques merveilles
Ou de la voix ou de la main,
Et dans cette estime stupide
On voit ensemble confondus
Horace avec Tigellius,
Et Praxitèle et Thucydide,
Et Cicéron et Roscius.

Mais la fière philosophie,
Instruite sans prévention
Que souvent le même génie
Est un aigle chez l'industrie,
Un insecte chez la raison,
Ne souffre point qu'un même nom
Honore sans distinction
Ce qui végète et ce qui pense,
Ni qu'on associe à ses yeux
La matière et l'intelligence,
Les automates et les dieux.
Fidèle aux lois qu'elle m'inspire,
Je n'appelle ici les talents
Que l'art de penser et d'écrire,
L'art de peindre les sentiments,
Et que les dons de ce génie
Qui fait dans des genres divers
Les oracles de la patrie
Et les maîtres de l'univers.
Qu'on ne pense point qu'idolâtre
Des lyriques divinités,
Je n'aille offrir que leur théâtre,
Ou que leurs antres écartés.
Tous les esprits ont mon hommage;
J'adore Homère et Cicéron,

Démosthène, Euclide, et Platon ;
Et, pour embellir la raison,
Si du poétique rivage
Aujourd'hui j'emprunte le ton,
Qu'au hasard et sans esclavage
La rime s'offre à mon pinceau,
Je m'arrête au vrai de l'image
Et non au cadre du tableau.
Loin du palais où l'opulence
Attire un peuple adulateur,
Loin de l'autel où l'on encense
Le fantôme de la grandeur,
Dans une heureuse solitude
La raison règne, et sous ses lois
Y rassemble ces esprits droits
Échappés à la servitude
Des préjugés et des emplois.



ÉPITRE XVIII.

A MADAME

DE GÉNONVILLE.

Les fleurs dont l'Amour se couronne
Et que voit naître le printemps,
Aux trésors tardifs de l'automne
Viennent mêler leurs ornements,
Et de leurs bouquets éclatants
Rajeunir le sein de Pomone;
Ainsi par un heureux destin
Du temps jaloux bravant l'outrage,
Ton esprit charmant et badin
Jette des fleurs sur son passage,

Et fait briller le soir de l'âge
De tout l'éclat de son matin.
Poursuis, aimable Génonville,
Embellis-toi de ta gaîté;
Que par ta voix tendre et facile
Le vif et joyeux vaudeville
Souvent à table soit fêté,
Et par les plaisirs invité
S'y place au sein de sa famille,
Lorsque le nectar, qui pétille
Sous les bouchons emprisonné,
Court remplir le cristal fragile
Où, brillant d'un éclat mobile,
Il sourit à l'œil étonné.
Quelquefois attendant l'aurore
Au milieu des jeux et des ris,
Livre tes pas à Terpsichore;
Dis des bons mots à tes amis.
L'amitié, que ton cœur adore,
Loin de toi bannit les soucis;
Mais pour mieux les chasser encore
Tu t'occupes des bons écrits
Que le bon siècle vit éclore:
Semblable au Zéphire amoureux
Qui, du printemps enfant volage,

Court à chaque fleur d'un bocage
Porter le tribut de ses feux,
Tour-à-tour Racine et Molière,
Chaulieu, Montagne, et la Bruyère,
Viennent s'asseoir à tes côtés
Dans ton asile solitaire,
Et sous leurs crayons enchantés
Tu vois d'une douce lumière
Briller d'utiles vérités.

ÉPITRE XIX.

A M. DE MONREGARD.

Envoyée avec un pâté de quatre canards, dans le temps de la grippe. 1776.

D'UNE province où la franchise
Et la loyauté du vieux temps
Sont encor des bons habitants
Le cri de guerre et la devise,
Quatre ermites, en robe grise,
Gens tout neufs, bien de leur pays,
Dont l'air grave, le sang rassis,
N'annonçoient guère l'entreprise,
Bravant les périls infinis,
Les glaces, la neige et la bise
Dont les chemins sont investis,
Ce matin même sont partis,

Quoi que le thermomètre en dise,
Et qui mieux est pour eux, ou pis,
A la triste époque précise
Où la grippe, dont nuls abris
Ne peuvent sauver la surprise,
Menant la fièvre, les soucis,
Les faux docteurs, les faux récits;
L'affreuse grippe, en pleine crise,
Enveloppe, agite, maîtrise
Jeunes et vieux, grands et petits,
L'élégante sous ses lambris,
Sous le chaume la pauvre Lise,
Les hauts penseurs, les sous-esprits,
Le talon rouge, le commis,
Et la [illegible]e, et la sœur grise.
Pour être c[illegible]le ou tenté
De leur périllense aventure,
Il faut être eux, en vérité,
Ou l'ours le mieux empaqueté
Dons son capot et sa fourrure.
Enfin, tant bien que mal munis,
Sous les nuages rembrunis
D'un ciel glacé que tout redoute,
Les quatre pélerins unis,
Clos et couverts, ne voyant goutte,

Ont pris le chemin de Paris,
Où, s'ils arrivent sans déroute,
Pomar, Vougeot, Grave, et Chablis,
Des rayons de leur mère-goutte
Voudront bien réchauffer sans doute
Les pauvres frères engourdis.
Il est pourtant quelques avis
Qu'ils pourront bien faire la route
A leur honneur, frais et fleuris,
Grace au tissu de leurs habits :
Un autre eût dit, grace à la voûte
Sous laquelle ils sont établis ;
Et des savants lourds, peu polis,
Diroient crûment, grace à la cro[illegible]

Un bon campagnard du [illegible]
Sachant leur destination,
Et séduit par l'heureuse image
Du terme de leur mission,
De grand cœur partiroit, dit-on,
Pour revoir ce brillant rivage :
Non que dans ses déserts chéris
Il éprouve l'impatience
D'aller retrouver à Paris
Le bruit, le faste, l'importance,
Les grands plaisirs, les grands ennuis,

Les courts succès prônés d'avance,
Les nouveautés de tous pays,
Les chefs-d'œuvre sans conséquence,
Et ces tourbillons infinis
D'intrigues, d'airs, et d'élégance,
Où l'amitié, sans consistance,
N'est plus qu'une gaze, un vernis,
Le voile de l'indifférence,
Des faussetés et du mépris;
Où ce bon honneur de jadis
N'est plus qu'une foible nuance,
L'air du bonheur, un coloris
Qui couvre à peine l'indigence
De nos cœurs vides et flétris;
Et l'esprit, ou son apparence,
Ses tours de force, ses propos,
Une lassante contredanse
De sauts périlleux et de mots.
Sans doute on est bien imbécille
Et rouillé bien profondément
D'avoir si peu d'empressement
Pour les fêtes, le goût, le style
De ce peuple doré, charmant,
Loin de qui vraisemblablement
Tout est triste, gauche, stérile,

Et d'un gothique accoutrement ;
Tous ces provinciaux ignares,
Qui s'avisent d'être contents,
Sont bien à plaindre, bien bizarres
Dans leur bonheur de bonnes gens.
Pour faire aussi l'aveu sincère
De son mauvais goût, si contraire
A tant d'incroyables talents
Qui font bruire en ces moments
Dans tout le globe littéraire
Les bombes, les petits volcans ;
S'il eût été, loin de nos champs
A travers les glaces de l'Ourse,
Revoir la ville du printemps,
Il n'auroit point fait cette course,
Par des desirs bien violents
D'aller recueillir à la source
L'ambre et l'or des parleurs du temps,
Ces distributeurs éclatants
De la phrase et de la lumière,
De leur siècle docteurs régents,
Nouveaux copistes de vieux plans,
Où, sous un ciel à leur manière,
Enfin la vérité première,
Jusqu'ici cachée au bon sens,

Dicte ses lois par leurs accents;
Scène vaste, sombre, profonde,
Où, grace à leurs rayons puissants,
On voit sautiller à la ronde
Les lampions resplendissants
D'une raison neuve et féconde
Que, jusqu'à leurs jours bienfaisants,
Ignoroit encore le monde,
Ce pauvre enfant de six mille ans.

Ce grand spectacle de notre âge,
Ces bruyants hochets du moment,
Tous ces objets également
De plaisanterie et d'hommage,
De ridicule et d'engoûment,
Pour la multitude volage
Qui prône et siffle en un instant
Les brochures de tout étage,
Et la fureur et le néant
De vouloir être un personnage;
Toutes ces clartés de passage
Séduiroient médiocrement
Un Gaulois sans beaucoup d'usage,
Borné tout naturellement
A la simplesse du vieil âge,
Et qui n'auroit point l'avantage

De saisir assez lestement
Le sentencieux persiflage
Du sophistique enivrement,
Ni de sentir bien vivement
Cet éternel enfantillage
Du ton qui veut être plaisant,
Tous ces grands rires d'un moment
De tant de gens gais tristement,
Et ce délicieux ramage,
Ce jargon d'un ennui charmant :
Il n'auroit quitté sa retraite
Que pour un asile enchanté,
Dont il connoît, dont il regrette
L'agrément, la tranquillité,
Les jours sans inégalité,
L'esprit au ton de la nature,
L'amitié franche, la droiture,
Et cette si bonne gaîté
La compagne fidèle et sûre
Du bonheur et de la santé.
Plein de cette image si chère,
S'il avoit pu tout uniment
Quitter son manoir solitaire
Sans braver fort imprudemment
Un oracle de l'atmosphère,

Au lieu d'être, dans cet instant,
A tracer sur un froid pupitre
Cette longue petite épître,
Qu'il vous griffonne en grelottant,
Déja bien loin, et bien content,
Presque aux deux tiers de sa journée,
Il auroit vu, courant les champs,
Huit ou neuf postillons jurants
Contre la course et la gelée,
Tous à-peu-près aussi riants,
Tous avec mêmes agréments,
Air transi, voix rauque, altérée,
Œil larmoyant, face empourprée,
Rhume dont on ne connoît pas
La naissance ni la durée,
Pelisse de toile cirée
Sous une gaze de frimas,
Ceinture de neige entourée,
Bonnet de peau d'ours presque ras,
D'où l'on voit descendre assez bas
En ligne droite et bien tirée
Des cheveux lustrés de verglas,
Tels qu'on voit dans les vieux Atlas
La chevelure de Borée.
Quoi qu'il en soit, pour dire enfin

Avec une entière franchise
Son aventure et son chagrin,
Aujourd'hui même, sans remise,
Il devoit se mettre en chemin,
Si le redoublement soudain
De ce vent d'est, joint à la bise,
Ne l'eût détaché ce matin
De sa dangereuse entreprise :
Tremblant au présage fatal
De ce ciel menaçant et sombre,
Il a cru, sous ce noir signal,
De Réaumur entendre l'ombre
Du sein d'un tube glacial
Prédisant, d'un ton sépulcral,
De nouveaux désastres sans nombre
A qui, courant tant bien que mal,
De son réduit quitteroit l'ombre :
D'ailleurs même, sans Réaumur,
Un autre oracle non moins sûr
A dû guider sa prévoyance ;
Cette grippe a déja sur lui
Trop bien exercé la puissance
Du régime et de son ennui,
Pour s'en procurer aujourd'hui
Une seconde expérience.

Peut-être bien traitera-t-on
Cette prudence de chimère,
Ce voyage d'imaginaire,
Et le voyageur de poltron;
Mais soit que l'on s'en moque ou non,
Il pense, d'après la coutume
Des bonnes gens sans aucun art,
Qu'il vaut mieux courir le hasard
D'un ridicule que d'un rhume.
Je suis confus, épouvanté
De cette longue rêverie :
Auriez-vous cru voir à côté
De quelques mots pour un pâté
Cette incroyable compagnie
Si disparate pour le nom
Et pour la physionomie,
L'élégante, le postillon,
Les esprits, la grippe, le ton
De l'antique philosophie,
Et la morale, et le pompon,
Les entrepreneurs du génie,
Les livrets à prétention,
Et la raisonneuse manie
Dont l'âpre et sèche fantaisie
Est la grippe de la raisou,

Et des esprits à l'agonie?
Grace au ciel, elle va tombant
Ainsi que l'autre épidémie.
L'erreur n'est qu'une maladie
Dont le cours est plus ou moins lent,
Mais qu'enfin le temps expédie:
La seule antique Vérité,
Toujours jeune aux yeux des vrais sages,
Toujours forte au sein des ravages
Et des jours de calamité
Qui souvent des terrestres plages
Altèrent la salubrité,
S'avance avec égalité
A travers les vents, les nuages,
Et l'errante mortalité:
Son trône, porté sur les âges,
Voit disparoître à sa clarté
L'intempérie et les orages
Dont chaque siècle est agité;
Sa sublime simplicité,
Surmontant le ton exalté
Des pancartes et des adages
D'un empirisme répété,
Use tour-à-tour les ouvrages,
Les tréteaux et les personnages,

Et leur pauvre célébrité;
Elle efface avec majesté
Les maux de leurs divers passages,
Et les roses de la santé
Refleurissent sur nos rivages:
Nul faux système brillanté,
Nulle éphémère obscurité
N'arrive à la sphère éternelle
Des rayons de la Vérité;
Nul souffle de la nouveauté
N'atteint la fleur toujours nouvelle
De sa fraîcheur, de sa beauté,
Et de sa jeunesse immortelle.

Il faut avoir assurément
Une bien belle confiance
Dans toute l'heureuse indulgence
Dont la raison use aisément,
Sans prendre la triste balance
Où la moderne suffisance
Pèse jusqu'à l'amusement:
Il faut toute mon assurance
Dans cette amitié qui m'entend
Pour vous envoyer bonnement
Ces riens tracés à l'aventure,
Et qui sans dessein, je vous jure,

Commencés je ne sais comment,
Se sont chargés, chemin faisant,
De crayons de toute figure.
Ils finiroient je ne sais quand,
Et me rendroient la fantaisie
De cette libre poésie
Qui fût un de mes premiers goûts,
Si je n'écoutois que l'envie,
Le charme d'écrire pour vous:
Mais comme il se pourroit bien faire
Que cette lettre, allant son train,
M'amuseroit seul à la fin,
Sans trop mériter de vous plaire,
Non plus qu'aux Graces, que d'ici
Je crois voir, pour me lire aussi,
Quitter une harpe légère
Plus brillante que tout ceci;
Rendu bientôt à mon silence,
Je fuirai toute ressemblance
Avec l'ivresse et les longueurs
De ces messieurs les amateurs
Dont la musique est la manie,
Infatigables auditeurs
De leur personnelle harmonie;
Flûte, guitare, ou violon,

Hautbois, ou cor, violoncelle,
N'importe sur quoi leur beau zèle
Exerce sa prétention,
Leur réveil, chaque matinée,
Autour d'eux fait tout retentir :
Charmants, jouant faux à l'année,
Mais d'amitié, pour leur plaisir;
Fort souvent une heure est sonnée,
Ils ne songent point à finir.
Oh! que cette ardente furie
De répétitions sans fin
Seroit promptement rafraîchie,
S'ils sentoient le mal du voisin
Que leur tendre goût supplicie,
Et qui, chaque jour plus chagrin,
Plus écrasé de symphonie,
Jure d'aller le lendemain
Consulter, pour prendre à partie
Son mélodieux assassin,
Et s'instruire (preuve servie)
Par un délibéré certain,
Si cette peste du matin
(La lyrique épizootie)
N'est pas un moyen souverain
Pour casser un bail même à vie,

Et si la coutume contient,
Sous le titre des servitudes,
Jusqu'à quel point la loi soutient
L'amateur faisant ses études!
C'est peu que le talent bénin,
La tant douce monotonie
De ces messieurs, dont tout est plein,
Occupe, amuse, gratifie,
Charme leur plus proche voisin,
Heureux de la première main
Sous le feu même du génie;
Leur épidémique harmonie,
De proche en proche s'abaissant
Sur le quartier, sur le passant,
Vous fait bâiller la compagnie;
Et du symphoniste argentin
Doublant le rôle et la couronne,
Unit, dans son brillant destin,
Au don d'ennuyer en personne
L'art d'ennuyer dans le lointain.
Je ne sais trop si je m'explique:
Au reste, si ces traits galants
Présentent mal de la musique
Les matineux frères servants,
Il ne faut que changer l'adresse:

Vous aurez, presque aux mêmes traits,
Des amateurs de pire espèce,
Ces longs liseurs de verselets
D'une pesante gentillesse,
Ces porteurs d'odes, de couplets,
De madrigaux et de bouquets
D'une fadeur enchanteresse,
Tous gens couronnés de leur main,
D'autant plus mortels au prochain,
Que, si leur beau feu vous approche,
Sans dire gare, armés soudain,
Ils tirent la mort de leur poche.
Non contents d'amuser Paris,
Leur gloire va gagnant pays
Par la renommée ou le coche;
Les confidences, les honneurs
De leurs personnelles lectures
Étendant bientôt leurs faveurs,
Par la presse, par les voitures,
Sur nos lointains sèment les fleurs
Avec l'opium des brochures;
Et leurs guirlandes et leurs fruits,
Portant leur parfum spécifique
Par-delà nos climats séduits,
Vont faire bâiller l'Amérique.
Je crains leur rôle, et je m'enfuis.

ÉPITRE XX.

FRAGMENT

DU CHARTREUX,

Au sujet d'une femme qu'il avoit connue.

Je me rappelle avec transport
Les lieux et l'instant où le sort
M'offrit cette nymphe chérie
Dont un regard porta la vie
Dans un cœur qu'habitoit la mort.
. . . .
Félicité trop peu durable !
Il passa, ce songe enchanteur ;

Et je n'aperçus le bonheur
Que pour être plus misérable.

. . . .
. . . .

La paix de ce morne séjour
Ne peut apaiser ma blessure ;
Pour jamais je sens que l'Amour
Habitera ma sépulture.
En vain tout offre dans ce lieu
De la mort l'affreuse livrée ;
D'épines, de croix entourée,
La mort n'écarte point ce dieu :
Par lui mon antre funéraire
Brille des plus vives couleurs ;
Et ses mains répandent des fleurs
Sur les cilices et la haire.

. . . .
. . . .

Déja le bruit lugubre et lent
De l'airain aux accents funèbres
Me dérobe à l'enchantement,
Et m'appelle dans les ténèbres ;
Déja dans un silence affreux,
Sous un long cloître ténébreux,
Que terminent des lampes sombres,

Je vois errer les pâles ombres
Des solitaires de ces lieux.

. . . .

. . . .

A travers leur dehors sauvage
Ces lentes victimes du temps,
Ces fantômes, ces pénitents,
Dans un éternel esclavage
Me semblent libres et contents
Sous le poids des fers et de l'âge.
Contents ! Hélas ! ils n'ont point vu...
O Dieu ! si de mon immortelle
Un regard leur étoit connu,
Verroient-ils un bonheur loin d'elle ?

. . . .

. . . .

Mais vous, que nos déserts épais,
Nos tombeaux, notre nuit profonde,
N'entourent point de leurs cyprès,
Vous, heureux habitants du monde,
Qui vivez, qui voyez ses traits,

. . . .

Pouvez-vous la quitter jamais ?
Pour elle votre ame ravie
N'a-t-elle pas trop peu de temps

De tout l'espace de vos ans ?
Je voudrois de toute ma vie
Acheter un de vos instants !

. . . .

. . . .

Contraint de dévorer mes peines
Parmi le silence et l'effroi
De ces retraites souterraines,
Toujours seul, toujours avec moi,
Exclus de l'asile ordinaire
Que la nature ouvre au malheur,
Je suis privé, dans ma misère,
De la consolante douceur
De pouvoir répandre mon cœur
Dans l'ame sensible et sincère
D'un fidèle dépositaire
De mon éternelle douleur.
Rien n'offre en ce monde sauvage
Ni soulagement ni pitié ;
Et, pour en achever l'image,
On n'y connoît point l'amitié.
Si quelquefois moins égarée
La raison me luit un instant,
Et me dit qu'un travail constant
Trompera l'immense durée

Du temps qui fuit si lentement
Pour une ame désespérée ;
Plus forte que tous mes projets,
Bientôt une image adorée
Se fait voir dans tous les objets.

. . . .

De mes crayons, de mon ciseau
Elle est le guide et le modèle ;
Sur le tour un essai nouveau
Chaque jour lui promet mon zèle.

. . . .

. . . .

Si je cultive, dès l'aurore,
Ces jasmins, ces myrtes, ces fleurs,
C'est pour offrir l'encens de Flore
Et les plus brillantes couleurs
A l'immortelle que j'adore.
Quand cette vigne dont mes mains
Guident la sève vagabonde
Répond au soin qui la féconde
Et se couronne de raisins :
« Croissez, leur dis-je avec tendresse,
Fruits heureux, embellissez-vous ;
Que sur vous l'automne s'empresse
Et vous livre au sort le plus doux !

Défendus par ma vigilance
De mille insectes renaissants,
Garantis de la violence
Et du sagittaire et des vents,
Dans votre fraîcheur la plus pure
Au sein des hivers dévorants,
Vous irez porter mon encens
Et l'hommage de la nature
A la déesse du printemps. »

. . . .

. . . .

Ces dons de l'amour et des arts
Présentés sous le nom du zèle,
Seront offerts à ses regards.
Dieux ! ils seront touchés par elle !
Avant que de m'en détacher
Que des pleurs, des baisers de flamme,
Fassent passer toute mon ame
Dans ces dons qu'elle doit toucher !

FIN DES ÉPITRES.

ODES.

ODE PREMIÈRE.

AU ROI,

SUR LA GUERRE.

1733.

Ainsi les héros de Solime
Respectoient le sang des humains;
Ainsi, pour désarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains:
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas;
L'ordre exprès du dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'ange de la victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les ailes de la gloire
Reposoient sur leurs pavillons :
Tels sont les exploits et les fêtes
Que l'aurore de tes conquêtes,
Grand roi, présage en tes beaux jours ;
Des princes l'honneur de son temple
Le ciel te voit suivre l'exemple,
Il te doit les mêmes secours.

Combattre et vaincre sans justice,
De tous les rois être ennemi,
C'est être héros par caprice,
C'est n'être héros qu'à demi :
Loin de nous ces vainqueurs bizarres,
Qui, de leurs sujets, rois barbares,
Méprisent les cris douloureux !
Loin cette gloire trop funèbre,
Qui, pour les jeux d'un fou célèbre,
Fait un peuple de malheureux !

La France, exempte de ces craintes,
Souscrit aux vœux de ta vertu ;
Ses palmes ne seront point teintes

D'un sang à regret répandu :
Instruite que tu dois tes armes
Au sort du monde, à ses alarmes,
Aux égards d'un auguste amour,
Sa fidélité s'intéresse
A cette héroïque tendresse
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes sujets,
Tu faisois écrire tes fastes
Par la main seule de la Paix ;
Mais le Souverain des armées
Veut que tes mains plus renommées
De lauriers chargent ses autels.
Prends la foudre, et montre à la terre
Que ton cœur n'épargnoit la guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées [1],
Sur un reste de cœurs ingrats !

1 La Pologne.

En vain l'envie au pas oblique
D'une suprême république
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De secourir sa liberté :

Tu ne parois dans la carrière
Que pour dissiper ces complots,
Et lever l'injuste barrière
Qui ferme un trône à son héros ;
Secondé par d'heureux ministres,
Tu brises ces trames sinistres.
Qu'il règne, ce roi vertueux !
Sa gloire étoit moins bien fondée,
Et sa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipse légère
De son empire étincelant
Du sein de l'ombre passagère
L'astre du jour sort plus brillant ;
Tel vers les régions de l'Ourse
Stanislas reprenant sa course
Éclate enfin dans tout son jour :

Nos cœurs s'envolent à sa suite,
Et jusqu'aux chars errants du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suède en vain desire [1],
Si quelque soin touche les morts,
Ombre, que la Vistule admire,
Que ne reviens-tu sur ses bords ?
Ton aspect domptant la furie
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitants :
Mais tandis que je te rappelle,
Stanislas dans l'ombre éternelle
A précipité ces Titans.

Il règne. Agile Renommée,
J'entends ta triomphante voix ;
La Rebellion désarmée
Tombe, et se range sous ses lois.
Que la brigue s'anéantisse !
Dissipe, céleste Justice,
Un fantôme de royauté ;
Assure à son unique maître,

1 Charles XII.

Au seul qui mérite de l'être,
Un trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre époux,
Les cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux :
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes graces, paroient nos contrées ;
Tu vas emporter nos regrets.
Heureux, en perdant ta présence,
Que l'Esther qu'adore la France
Te retrace dans ses attraits !

Ainsi des rois ton nom suprême,
Puissant Louis, est le soutien ;
En défendant leur diadème
Tu relèves l'éclat du tien.
Où sont ces rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables ?
Qu'ils paroissent à nos regards !
Mais quoi ! leurs cohortes craintives
Ont déja déserté leurs rives,
Et tu règnes sur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre

Ne fût encor celui d'un roi
Qui sut imposer à la terre
Un silence rempli d'effroi ?
France, si long-temps assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des combats ;
Et compte encor sur leurs murailles
Tes triomphes par tes batailles,
Et tes héros par tes soldats.

Mânes françois, mânes illustres,
Vous vainquez dans vos nourrissons ;
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons :
Ils rentrent, héritiers fidèles,
Dans ces altières citadelles
Où la gloire porta vos lois ;
Au sein des palmes de nos pères
De leurs fils les destins prospères
Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du héros d'Almanza.

Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Console tes flots en courroux ;
De l'Éridan l'onde enchaînée
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la victoire ;
Il fut héros, il l'est encor :
Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
Un Achille dans un Nestor :
Sûr de remettre l'aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mène à sa suite
Les Amours, devenus guerriers ;
Et les Ris, en casques de roses,
Dans son second printemps écloses,
Portent sa foudre et ses lauriers.

A sa belliqueuse alégresse
Les vieux vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaître leur jeunesse
Et leurs courages ranimés.
Sur leurs chars, en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De Stolhoffen et de Denain ;

Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux secours tardifs du Germain.

Amants des vers, ô que de fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaissantes conquêtes
Renaîtront nos sons généreux :
Reprenons ces nobles guitares
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le héros de l'univers ;
Fleurissez, guirlandes arides :
Toujours les siècles des Alcides
Furent les siècles des beaux vers.

Grand roi, sur ce brillant modèle
Dissipe le sommeil des arts :
Ranime leur burin fidèle ;
Par lui revivent les Césars.
Connoît-on ces rois insensibles
Dont les trônes inaccessibles
Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles ;
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des rois.

Fais naître de nouveaux Orphées ;
C'est le sort des héros parfaits :
Ils assureront tes trophées
En éternisant tes bienfaits.
De tes victoires personnelles
Puissent leurs lyres immortelles
Entretenir les nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphyr sur ses ailes fleuries
Ramènera les alcyons !

Alors les Muses unanimes
Chanteront de nouveaux Condés :
Déja par leurs faits magnanimes
Les tiens ont été secondés ;
Les Graces briguent l'avantage
De chanter seules le courage
Du jeune héros [1] de leur cour ;
Le Rhin l'eût pris, à son audace,
Pour le conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

1 S. A. S. monseigneur le prince de Condé.

ODE II.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Dans cet asile solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur.
Aux ris, aux jeux, quand tout conspire,
Pardonne si je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus sensible que Philomèle,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour ;
En vain Cérès, long-temps captive,

Ouvre son sein au dieu du jour :
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux ;
L'amour d'une chère patrie
Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette
J'ai déja vu quatre printemps ;
Une inquiétude secrète
En a marqué tous les instants ;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement.
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigrisse le sentiment ?

Mais que dis-je ? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux.
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?
La douce erreur qui me ramène

Vers les objets de mes soupirs
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct, soit reconnoissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret;
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitants;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages,
Vous les y verrez moins contents.

Sans ce penchant qui nous domine
Par un invisible ressort,
Le laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort?
Hélas! au foyer de ses pères,
Triste héritier de leurs misères,
Que pourroit-il trouver d'attraits,
Si la naissance et l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude

Plus charmante que les palais ?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté,
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité ;
Mais sous quelque beau ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre
D'où le ciel nous paroît plus beau :
Loin que sa tendresse varie,
Cette estime de la patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil,
Là son dernier soupir s'adresse ;
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangère
La terre seroit moins légère
A ses mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste

Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuste
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât sur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Romains [1].

Heureux qui, des mers atlantiques
Au toit paternel revenu,
Consacre à ses dieux domestiques
Un repos enfin obtenu!
Plus heureux le mortel sensible
Qui reste, citoyen paisible,
Où la nature l'a placé,
Jusqu'à ce que sa dernière heure
Ouvre la dernière demeure
Où ses aïeux l'ont devancé!

Ceux qu'un destin fixe et tranquille
Retient sous leurs propres lambris,

1 Trist., l. III, E., 3.

Possèdent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix ;
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée
Leur ame ignore ces douceurs :
Il ne faudroit qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypso, plus propice,
Lui promet l'immortalité :
Peu touché d'une île charmante,
A Pluton, malgré son amante,
De ses jours il soumet le fil ;
Aimant mieux, dans sa cour déserte,
Descendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits qui peut méconnoître
L'amour généreux et puissant
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant ?
Ce noble amour dans la disgrace

Nous arme d'une utile audace
Contre le sort et le danger :
A ta fuite il prêta ses ailes,
Toi [1] qui, par des routes nouvelles,
Volas loin d'un ciel étranger.

Cet amour, source de merveilles,
Ame des vertus et des arts,
Soutient l'Homère dans les veilles,
Et l'Achille dans les hasards;
Il a produit ces faits sublimes,
Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus;
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décie intrépide,
Et le dévoûment d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces stoïques errants,
Qui méconnoissant la patrie
Firent gloire d'en vivre absents ?
Du nom de citoyens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel;

1 Dédale.

L'erreur adora ces faux sages;
La raison, juste en ses hommages,
N'encensa jamais leur autel.

Que tout le Lycée en réclame,
Je ne connois point pour vertu
Un goût par qui je vois de l'ame
Le plus cher instinct combattu.
S'il faut t'immoler la nature,
Je t'abhorre, sagesse dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Insensé le mortel sauvage
Qui, pour avoir le nom de sage,
Ose cesser d'avoir un cœur!

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un destin jaloux,
Que ne puis-je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous!
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Échapper de ce labyrinthe
Par un industrieux essor,
Et jouir enfin sans alarmes
D'un séjour où règnent les charmes,
Et les vertus de l'âge d'or!

ODE III.

A M. LE DUC

DE SAINT-AIGNAN,

Ambassadeur de France à Rome.

Quitte ces bois, Muse bergère,
Vole vers une aimable cour.
Tu n'y seras point étrangère,
Tes sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin dans les beaux âges
Charmoit les plus fiers conquérants :
Il est encor l'amour des sages ;

Mais il n'est plus l'amour des grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asile,
Un Parnasse à tes favoris.

De tes beautés arbitre juste,
Un héros chérit tes lauriers;
Tel Pollion, aux jours d'Auguste,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des chantres vantés d'Ausonie
Mécène fut le protecteur;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.

L'ami des chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal
Au plaisir d'être leur Mécène
Le talent d'être leur rival.

Tu sais, Muse, de quelle grace
Sa lyre anime une chanson;
On croit entendre encore Horace,

Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse,
Du Grec l'atticisme charmant,
Comme eux il offre la sagesse
Sous les attraits de l'enjoûment.

Oseras-tu de ta musette
Lui répéter les simples airs ?
Ose ; ta candeur, ta houlette,
Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre
Le Tage autrefois l'admira :
A des succès d'un plus grand lustre
Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton héros.
Si tu peux, sans être importune,
Ose lui parler en ces mots :

Digne fils d'un aimable père,
Héritier de ses agréments,

Imitateur d'un sage frère [1],
Héritier de ses sentiments;

Chargé des droits de la couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, sans être né sur le trône,
On peut penser et vivre en roi.

Quand votre esprit tranquille et libre
Se permettra quelques loisirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre
Je vois quels seront vos plaisirs.

Aux beaux vers toujours favorable,
Toujours sensible aux tendres arts,
Vous ramènerez l'âge aimable
Qu'ils durent aux premiers Césars.

On n'y voit plus leur cour antique
Séjour des héros de Phébus:
C'est encor Rome magnifique,
Mais Rome savante n'est plus.

1 M. le duc de Beauvilliers, gouverneur des duchés de Bourgogne, d'Anjou, et de Berri.

De tant de sublimes génies
Il ne reste chez leurs neveux
Que les chants où leurs symphonies
Charmèrent l'oreille des dieux.

Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monuments
Où leur mémoire consacrée
Survit à la suite des temps.

Là de Ménandre, autre Lélie,
Reprenant l'antique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux asiles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides et des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces;
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz : Ici les graces
De Glycère inspiroient l'amant;

Là du luth galant de Catulle
Lesbie animoit les doux sons;
Ici Properce, ici Tibulle,
Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux de ces morts célèbres
Vénus répand encor des pleurs;
L'Amour sur leurs urnes funèbres
Attend encor leurs successeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois et leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque
Il garde ce brillant flambeau
Qui sauva des nuits de la Parque
Les conquérants du saint tombeau.

Muses, Amour, séchez vos larmes ;
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos disciples regrettés.

Tivoli, Blanduse, Albunée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramène sa cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords, consolez-vous ;
Un favori des doctes Fées
Dans lui seul vous les rendra tous.

ODE IV.

A MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Loin de moi, déités frivoles,
Que la fable invoque en ses vers !
Muses, Phébus, vaines idoles,
Ne profanez point mes concerts !
Vérité, consacre mes rimes :
Sur tes autels, seuls légitimes,
On verra fumer mon encens ;
Fille du ciel, Vérité sainte,
Descends de la céleste enceinte,
Pèse à ton poids mes purs accents.

Les vertus, et non pas la mitre,
Font la grandeur des vrais prélats:
C'est peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas,
Si la fastueuse indolence,
Fille de l'oisive opulence,
Occupe ces trônes sacrés
Où l'humble foi, mère du zèle,
Plaça dans un temps plus fidèle
Des pontifes plus révérés.

A cet auguste caractère
Un grand cœur répond autrement:
Il n'est le chef du sanctuaire
Que pour en être l'ornement;
Pour éclairer la multitude
Il puise dans l'active étude
Des immortelles vérités
Cet esprit, ces traits de lumière,
Dont sur une contrée entière
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent, dans l'Église antique,
Digne du pontife immortel,
Ces pasteurs d'un zèle héroïque,

Dont la cendre vit sur l'autel :
Assidus habitants des temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faste odieux ;
Et leur humilité profonde
Leur assuroit l'encens du monde,
Et les premiers trônes des cieux.

Oh ! qui te rendra ces oracles,
Église, immuable Sion ?
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidèle nation ?
Comme une veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu sans défenseur ?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent ; l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande ame
Rastignac t'offre tous les traits ;
Rempli du même esprit de flamme,
Il tient les mêmes intérêts :
Peuple, spectateur de sa gloire,
Parle, retrace la mémoire

De ces jours de sacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De soi-même on le voit prodigue,
En père, en apôtre, en héros.

Tout vit heureux sous son empire;
L'équité prononce ses lois,
Sur son front la douceur respire,
La bonté parle par sa voix;
Du pauvre il prévient la misère,
Dans lui l'orphelin trouve un père,
L'innocence y trouve un appui;
Il protége l'humble mérite;
Et la vertu, souvent proscrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il sait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chrysostome,
Instruire et réformer les cœurs:
Son éloquence fructueuse,
Par sa force majestueuse,
Maîtrise et force les esprits:
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus stériles,

Il en forme des champs fleuris.

Au goût des sciences sublimes
Il joint celui des arts charmants ;
Il aime que l'appât des rimes
Embellisse le sentiment :
Le beau seul a droit de lui plaire ;
Censeur délicat et sincère,
Il en décide toujours bien :
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques suffrages
S'ils peuvent enlever le sien.

ODE V.

SUR LA CANONISATION

DES SAINTS STANISLAS KOSTKA, ET LOUIS DE GONZAGUE.

Quel Dieu, quelle nouvelle aurore
Nous ouvre les portes du jour?
Un plus beau soleil vient d'éclore,
Et dévoile un brillant séjour.
Que vois-je? ce n'est plus la terre:
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards surpris;
Un temple brille au sein des nues;

Là sur des ailes inconnues
J'élève mes libres esprits.

De l'Éternel vois-je le trône ?
Les anges, saisis de respect,
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect :
Mais quoi ! vers ce trône terrible,
A tout mortel inaccessible,
Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumière,
Quittant la terrestre carrière,
Deux mortels vont prendre l'essor.

Volez, Vertus, et sur vos ailes
Enlevez leur char radieux ;
Jusqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-dieux :
Ils vont ; la main de la Victoire
Les conduit au rang que la Gloire
Au ciel dès long-temps leur marqua :
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms sublimes
Et de Gonzague et de Kostka.

Sur des harpes majestueuses
A l'envi les célestes chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consumèrent ces beaux cœurs;
Leur jeunesse sanctifiée,
La fortune sacrifiée,
Les sceptres foulés sous leurs pas:
Plus héros que ceux de leur race,
A l'héroïsme de la grace
Ils consacrèrent leurs combats.

Tout le ciel, ému d'alégresse,
Chante ces nouveaux habitants;
La Religion s'intéresse
A leurs triomphes éclatants;
La Vérité leur dresse un trône;
La Candeur forme leur couronne
De myrtes saints toujours fleuris,
Et, dans cette fête charmante,
Chaque vertu retrouve et vante
Ses plus fidèles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Élysée?
Des plaisirs sans vivacité,
Dont la douceur bientôt usée

Ne laissoit qu'une oisiveté ;
Vains songes de la poésie !
Le ciel offre à l'ame choisie
Un bonheur plus vif, plus constant,
Dans les délices éternelles
Qui conservent, toujours nouvelles,
Le charme du premier instant.

Là, goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports,
Les cœurs, dans le sein de Dieu même...
Mais quel bras suspend mes accords ?
Une secrète violence
Force ici ma lyre au silence ;
Tous mes efforts sont superflus :
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des élus.

Nouveaux saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos desirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs :
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie

Sans vous coûter de vains regrets ;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez, par vos miracles,
Ceux qui n'en reconnoissent pas ;
Que Dieu, par des lois glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Les cyprès de vos saints tombeaux ;
Et que vos cendres illustrées,
De la foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux !

Fiers conquérants, héros profanes,
Pendant vos jours dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes ?
Vos sépulcres sont ignorés :
Par le noir abyme engloutie,
Votre puissance anéantie
N'a pu survivre à votre sort ;
Tandis que, de leur sépulture,
Les saints régissent la nature

Et brisent les traits de la mort.

Tout change. Des divins cantiques
Je n'entends plus les sons pompeux ;
Le ciel me voile ses portiques
Dans un nuage lumineux.
Tout a disparu comme un songe :
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens éblouis ;
Rome a parlé ; tout doit l'en croire :
Son oracle a marqué la gloire
De Stanislas et de Louis.

Peuples, dans des fêtes constantes
Renouvelez un si beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres saints du céleste amour ;
Répétez les chants de louanges
Que l'unanime voix des anges
Consacre aux nouveaux immortels ;
Et que, sous ces voûtes sacrées,
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable et tendre,

Formez un nuage d'encens ;
Deux jeunes saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissants :
A leur héroïque courage
L'univers a vu que votre âge,
Capable d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Être l'exemple de la terre,
Et donner au ciel des héros.

ODE VI.

A UNE DAME,

Sur la mort de sa fille, religieuse à A***.

UNE douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours;
Près d'un tombeau prosternée
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore
Chaque jour avant l'aurore
Réveille vos soins amers;
La nuit vient et trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,

Vous avez dû pour un temps
Plaindre une fille chérie
Moissonnée en son printemps ;
Dans ces premières alarmes
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux ;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs ;
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs :
Hélas ! un chagrin si tendre
Sera-t-il su de ta cendre,
Ombre encor chère à nos cœurs ?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amère
N'attendrit pas le destin ;
Malgré les cris d'une mère,
La mort retient son butin ;
Avide de funérailles,
Ce monstre, né sans entrailles,

Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux.

La mort, dans sa vaste course,
Voit des parents éplorés
Gémir (trop foible ressource!)
Sur des enfants expirés;
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune,
Et sous les mêmes cyprès.

Des enfers pâle ministre,
L'affreux ennui, fier vautour,
Les poursuit d'un vol sinistre,
Et les dévore à leur tour.
De leur tragique tristesse
N'imitez point la foiblesse:
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume,

Comme ces sombres esprits
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leurs ennuis ?
C'est à tort que le Portique
Avec le Parnasse antique
Tient qu'il est doux de gémir ;
Un deuil lent et léthargique
Ne fut jamais un plaisir.

Dans l'horreur d'un bois sauvage
La tourterelle gémit ;
Mais se faisant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermit.
Semblable à la tourterelle,
En vain la douleur fidèle
Veut conserver son dégoût ;
Le temps triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher fumant :
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument ;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie,

Le temps essuya ses pleurs :
Tels de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.

Sur son aile fugitive
Si le temps doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter,
Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime,
Dans un semblable malheur,
D'un chagrin pusillanime
Sut sauver son noble cœur :
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger ? dit-elle ;
J'y songeai dès son berceau ;
J'élevois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.

Mais non, stoïques exemples,

Vous êtes d'un vain secours;
Ce n'est que dans tes saints temples,
Grand Dieu! qu'est notre recours:
Pour guérir ce coup funeste
Il faut une main céleste;
N'espérez rien des mortels:
Un consolateur vous reste,
Il vous attend aux autels.

Portez donc au sanctuaire,
Soumise aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mère
Chrétienne dans ses regrets;
Adorez-y dans vos peines
Les volontés souveraines
Du dispensateur des jours:
Il rompt nos plus tendres chaînes,
Pour fixer seul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort,
Le ciel vous l'avoit ravie
Par une première mort;
D'un monde que l'erreur vante
Une retraite fervente

Lui fermoit tous les chemins ;
Pour Dieu seul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'autel [1] alloit marcher :
Déja pour le sacrifice
L'amour saint dresse un bûcher ;
L'encens, les fleurs, tout s'apprête ;
Bientôt ta jeune conquête...
Mais quels cris ? qu'entends-je ? Hélas !
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose
Que frappe un souffle mortel ;
On la cueille à peine éclose
Pour en parer un autel :
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale
Parfume un temple enchanté ;
Le jour fuit, la nuit fatale

1 Elle étoit sur le point de faire profession. Elle prononça
vœux avant d'expirer.

Ensevelit sa beauté.

Ciel, nous plaignons sa jeunesse
Dont tes lois tranchent le cours;
Mais aux yeux de ta sagesse
Elle avoit assez de jours.
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes élus;
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point son bonheur;
Par ces solides maximes
Raffermissez votre cœur.
Que l'arbitre des années,
Dieu, qui voit nos destinées
Éclore et s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir!



ODE VII.

****

SUR L'INGRATITUDE.

Quelle Furie au teint livide
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein;
L'insensible Oubli, l'Insolence,
Les sourdes Haines, en silence
Entourent ce monstre effronté,
Et tour-à-tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes

Sont tes coupables attributs :
Parmi tes bassesses insignes
Quel silence assoupit Phébus ?
Trop long-temps tu fus épargnée ;
Sur toi de ma muse indignée
Je veux lancer les premiers traits :
Heureux, même en souillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès !

Naissons-nous injustes et traîtres ?
L'homme est ingrat dès le berceau ;
Jeune, sait-il aimer ses maîtres ?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau ;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présomptueux dans tout état ;
Vieux enfin, rendez-lui service,
Selon lui c'est une justice :
Il vit superbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime et qu'on suit,
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice sans douceur et sans fruit ?

Reconnoissance officieuse,
Pour garder ta loi précieuse,
En coûte-t-il tant à nos cœurs ?
Es-tu de ces vertus sévères
Qui par des règles trop austères
Tyrannisent leurs sectateurs ?

Sans doute il est une autre cause
De ce lâche oubli des bienfaits :
L'amour-propre en secret s'oppose
A de reconnoissants effets ;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même se suffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'amitié ;
Il rampe, adulateur servile :
Vous pensez, à ses vœux facile,
Que vous allez faire un ami.

Triste retour d'un noble zèle !
Vous n'avez fait qu'un infidèle,
Peut-être même un ennemi.

Déja son œil fuit votre approche,
Votre présence est son bourreau ;
Pour s'affranchir de ce reproche
Il voudroit voir votre tombeau.
Monstre des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche,
Vous sentez le bien qu'on vous fait ;
Seul, des monstres le plus sauvage,
L'ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'est-ce point une chimère,
Un fantôme que je combats ?
Fut-il jamais un caractère
Marqué par des crimes si bas ?
O ciel ! que n'est-ce une imposture !
A la honte de la nature
Je vois que je n'ai rien outré ;
Je connois des cœurs que j'abhorre,
Dont la noirceur surpasse encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles
Faudra-t-il, mortels bienfaisants,
Que vos mains, désormais stériles,
Ne répandent plus leurs présents ?
Non, leur dureté la plus noire
N'enlève rien à votre gloire :
Il vaut mieux d'un soin généreux
Servir une foule coupable,
Que manquer un seul misérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des dieux imitez les exemples
Dans vos dons désintéressés ;
Aucun n'est exclus de leurs temples,
Leurs bienfaits sur tous sont versés.
Le soleil qui, dans sa carrière,
Prête aux vertueux sa lumière,
Luit aussi pour le scélérat :
Le ciel cesseroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juste Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix ?
Que l'ingrat n'est-il ta victime

Ainsi qu'il le fut autrefois!
Que ne reprends-tu, dans notre âge,
De ton antique aréopage
L'équitable sévérité!
L'ingratitude étoit flétrie,
Et souffroit loin de la patrie
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je, Athènes,
Sur la justice de tes lois,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta république en rompt les droits?
Que de proscriptions ingrates!
Tes Miltiades, tes Socrates,
Sont livrés au plus triste sort;
La méconnoissance et l'envie
Leur font de leur illustre vie
Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit, fuyant sa ville,
Thémistocle aux Athéniens:
« Tel qu'un palmier qui sert d'asile,
« J'en sers à mes concitoyens:
« Pendant le tonnerre et l'orage
« Sous mon impénétrable ombrage

« La peur des foudres les conduit ;
« L'orage cesse, on m'abandonne,
« Et long-temps avant mon automne
« La foule ingrate abat mon fruit. »

D'un cœur né droit, noble, et sensible,
Rien n'enflamme tant le courroux
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui se doit à nous.
Sous vingt poignards (fin trop fatale!)
Le triomphateur de Pharsale
Voit ses jours vainqueurs abattus ;
Mais de tant de coups le plus rude
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames sordides,
Que mes sons puissent vous fléchir !
Ou, si de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux soient vos maîtres !
O honte ! ces stupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain ?
Oui. Que Sénèque [1] vous apprenne

[1] Lib. II, Benef. ch. 19.

Ce qu'il admira dans l'arène
De l'amphithéâtre romain.

Un lion s'élance, on l'anime
Contre un esclave condamné;
Mais à l'aspect de sa victime
Il recule, il tombe étonné;
Sa cruauté se change en joie:
On lance sur la même proie
D'autres lions plus en courroux;
Le premier, d'un cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et seul le défend contre tous.

Autrefois du rivage more
Cet esclave avoit fui les fers;
Trouvant ce lion jeune encore
Abandonné dans les déserts,
Il avoit nourri sa jeunesse:
L'animal, ému de tendresse,
Reconnoît son cher bienfaiteur;
Un instinct de reconnoissance
Arme, couronne sa défense;
Il sauve son libérateur.

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

Frivole ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants?
Sans vos écarts, l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchants?
Fuyez; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des Amours, naïves Graces;
Que le goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un héros chantez sans craindre;
Mêlez des fleurs à ses lauriers:

Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ses faits guerriers;
Mars effraieroit vos voix timides;
Laissez ces vertus intrépides
Aux accents du dieu de Claros:
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces et sensibles
Qui nous font aimer les héros.

Tracez l'aimable caractère
D'un prince formé de vos mains:
Stanislas... Ce nom doit vous plaire;
Rappelez ses premiers destins:
Je vous vois, brillantes déesses,
Combler son cœur de vos largesses;
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée;
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux potentats son sang l'égale:
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits?
Il possède une ame royale;
Que ne le vois-je au rang des rois!
Graces, c'est à votre puissance

De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle sort;
Allez, recueillez les suffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du nord.

Mais déja l'alégresse éclate;
Il paroît, il est couronné;
Il charme l'austère Sarmate
Au pied du trône prosterné:
Pour munir d'un brillant auspice
Ce choix dicté par la justice,
La victoire y mêle la voix
D'un jeune arbitre des couronnes [1],
Moins jaloux d'occuper des trônes,
Qu'orgueilleux de faire des rois.

Sur ces deux princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux;
Unis par leurs exploits sublimes,
Un temps les voit victorieux...
Mais quelle soudaine disgrace!
Charles tombe, son nom s'efface,

1 Charles XII.

Son pouvoir est évanoui.
O conquêtes, ô sort fragile!
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes provinces!
Quand la Suède pleure son roi,
Pologne, le plus doux des princes
Cesse aussi de régner sur toi.
Il t'en reste encor l'espérance...
Sois son asile, heureuse France,
Séjour des rois dans leurs malheurs:
S'il perd des sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une couronne héritée
Souvent un roi vit sans splendeur;
Une couronne méritée
Fait la véritable grandeur:
Que Bellone ensuite ou les trames
La ravissent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de son lustre,
Leur grand cœur d'un malheur illustre.

Tire une nouvelle clarté.

Oui, ta fuite, injuste Fortune,
N'enlève rien à la vertu :
Qu'elle abatte une ame commune,
Stanislas n'est point abattu.
Sensible à sa valeur sublime,
Reviens et répare ton crime ;
Le ciel t'en ouvre les chemins :
De son héroïque famille
Dans le sein d'une auguste fille
Il éternise les destins.

Ainsi, par d'heureux avantages,
Le sang des héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au sang des héros Bourbons :
Cette source illustre et féconde
Donnera des vainqueurs au monde,
Et des maîtres à nos neveux ;
Et les souverains de la France
Compteront avec complaisance
Stanislas entre leurs aïeux.

Nymphe, dont les flots tributaires

Aiment à couler sous ses lois,
Redis aux Nymphes étrangères
Son nom, ses graces, ses exploits;
Conserve sur tes vertes rives
Ces beautés champêtres et vives
Par qui ses yeux sont réjouis:
Sans doute le fier Borysthène
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces vers; et, pour les lire,
Grand roi, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'est flatté dans ma peinture:
Du fade encens de l'imposture
Ton goût fut toujours ennemi;
Ma voix n'est, dans ce chant lyrique,
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.

ODE IX.

SUR LA CONVALESCENCE

DU ROI.

Compagne des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon roi,
Souffre, dans ce beau jour, qu'à la France charmée
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis, tu m'ouvres la barrière;
Ta lumière immortelle a pénétré mes sens,
Et des cieux, avec toi, je franchis la carrière
Sur les ailes des vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Èbre,

Des Alpes à l'Escaut, et du Rhin aux deux mers,
Je vois ces champs heureux, cet empire célèbre,
L'honneur de l'univers.

Tu parles; je les vois ces fidèles provinces
S'attendrir, s'embellir à son brillant récit;
Par-tout du plus grand roi, du plus chéri des princes
L'heureux nom retentit.

« Qu'il règne ! que tout cède à la présence auguste
« D'un roi forcé de vaincre, et d'instruire les temps
« Qu'il auroit pu passer du trône d'un roi juste
« Au char des conquérants !

« Moins sensible au renom que lui fait la victoire,
« Qu'au repos des humains, au bien de ses sujets,
« Du destin des vainqueurs il ne veut que la gloire
« D'arbitre de la paix.

« Qu'il vive ! que son règne et célèbre et paisible
« Passe l'âge et l'éclat des règnes les plus beaux,
« Ainsi que sa sagesse et son cœur né sensible
« Surpassent les héros ! »

A ces vœux redoublés, que cent concerts secondent,

Le vaste sein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil et de jeux et de fêtes !
Les arts, peuple brillant, servent tous ses desirs ;
Ta vaillance commande au destin des conquêtes,
Et ton goût aux plaisirs.

O ciel ! quel changement! Nymphe immortelle, arrête!
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu !
Tes rayons sont éteints ; tout cède à la tempête :
Le jour a disparu.

Aux acclamations des fêtes renaissantes
Quel silence profond fait succéder l'horreur !
Il cesse ; le tumulte et des voix gémissantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau subit frappe-t-il la patrie ?
Le cri de sa douleur s'élève dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaisseau que les vents en furie
Vont plonger dans les mers.

ible lueur a percé les ténèbres :

Quel spectacle ! quel deuil ! citoyens et guerriers,
Tout gémit, tout frissonne, et des ombres funèbres
Entourent nos lauriers.

Quel sombre égarement ! où court ce peuple en larmes ?
Que vois-je? un tombeau s'ouvre; ô douleur ! je frémis.
Quel tombeau ! je succombe aux plus vives alarmes,
Il est près de Louis.

Ciel ! peux-tu l'ordonner ! eh ! quels sont donc les crimes
D'un peuple humain, fidèle aux vertus comme aux lois,
Pour frapper d'un seul coup cet amas de victimes
Qui t'adresse sa voix ?

Occupé de Louis plus que du diadème,
L'état n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs
Près d'un père expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.

De l'empire des lis tutélaire génie,
Viens, suspends tes lauriers, fruit d'un temps plus serein :

Un siècle de succès nous est moins que la vie
Du plus cher souverain.

Tu veillois sur ses jours quand son ardeur guerrière
Sous les foudres de Mars l'exposoit en soldat;
Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumière,
Et l'ame de l'état.

O bonheur! quelle aurore a dissipé les ombres?
L'espérance descend vers ce peuple abattu;
Le plus beau jour succède aux voiles les plus sombres:
Louis nous est rendu!

Respirez, renaissez, provinces alarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports;
Employez vos clairons, triomphantes armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix;
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui sait parler des rois.

S'il falloit, ô Destin! cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé,

Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidèle ?
Quel roi fut plus aimé ?

Réduits au froid bonheur de l'austère puissance,
Les maîtres des humains, au sommet des grandeurs,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils savent être aimés, suivis de la contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté ?
L'esclavage, autour d'eux établissant la feinte,
Chassa la vérité.

Ainsi, toujours glacés, toujours inaccessibles
Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé,
Ils meurent sans aimer, et sans être sensibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur poussière;
Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets :
Le flambeau de la mort est la seule lumière
Qui ne trompe jamais.

Vous jouissez, grand roi, d'un plus heureux partage;
L'instant qui juge tout, et qui ne flatte rien,

A dévoilé pour vous et l'ame et le langage
De chaque citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous suivre sans cesse,
Don plus satisfaisant, plus cher que la grandeur,
Pour un roi qui connoît le charme et la tendresse
Des sentiments du cœur.

Vous saviez que dans vous tout respectoit le maître,
Que par-tout le héros alloit être admiré :
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme est adoré.

ODE X.

SUR LA MÉDIOCRITÉ.

Souveraine de mes pensées,
Tes lois sont-elles effacées ?
Toi, qui seule régnois sur les premiers mortels,
Dans cette race misérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuse Liberté, n'as-tu donc plus d'autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, esclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens.
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de sacrées,
Par-tout je vois des fers et de tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juste équilibre,
Vive maître de soi, sans asservir ses jours ?
S'il en est, montre-moi ce sage;
Lui seul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.

Tu m'exauces, nymphe ingénue;
Dans une contrée inconnue,
Sur des ailes de feu je me sens enlevé :
Quel ciel pur ! quel paisible empire !
Chante toi-même, prends ma lyre,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer furieuse,
Où la Fortune impérieuse
Porte et brise à son gré de superbes vaisseaux,
Il est un port sûr et tranquille,
Qui maintient dans un doux asile
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages
D'où l'œil, spectateur des naufrages,
S'applaudit en secret de la sécurité;
Dans un temple simple et rustique,

De la nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là, conduite par la Sagesse,
Tu te fixas, humble déesse,
Loin des palais bruyants du fastueux Plutus;
Là, sous tes lois et sous ton culte,
Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaisirs purs, les sincères vertus.

Séduits par d'aveugles idoles,
Du bonheur fantômes frivoles,
Le vulgaire et les grands ne te suivirent pas:
Tu n'eus pour sujets que ces sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles et tendres poëtes,
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillants,
Si le fracas de la fortune,
Ou si l'indigence importune
Eût troublé leur silence, ou caché leurs talents,

Mais en vain tu fuyois la gloire;

La Renommée et la Victoire
Vinrent dans tes déserts se choisir des héros,
Mieux formés par tes lois stoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la noblesse et l'orgueil des faisceaux.

Pour Mars tu formois, loin des villes,
Les Fabrices, et les Camilles,
Et ces sages vainqueurs, philosophes guerriers,
Qui, du char de la dictature
Descendant à l'agriculture,
Sur tes secrets autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, déité paisible,
Le mortel sagement sensible
Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs!
Par sa douce mélancolie
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre

Le pin des monts altiers que l'ormeau des vallons.

Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires;
Son œil perce au-delà de leur foible horizon :
Quelques bruits que la foule en sème,
Il est satisfait de lui-même
S'il a su mériter l'aveu de la Raison.

Il rit du sort, quand les conquêtes
Promènent de têtes en têtes
Les couronnes du nord, ou celles du midi :
Rien n'altère sa paix profonde;
Et les derniers instants du monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.

Amitié, charmante immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidèle
Peu d'amis, mais constants, vertueux comme lui :
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant les sombres heures

21.

Tu répands sur ses yeux tes songes favoris,
Écartant ces songes funèbres
Qui, parmi l'effroi des ténèbres,
Vont réveiller les grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
Que le modeste Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon ;
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne sut l'être
Sur le trône éclatant des aïeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques,
Par ces plaisirs philosophiques,
Que tu sais, cher R***, remplir d'utiles jours
Dans ce Tivoli solitaire,
Où le Cher de son onde claire
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidèle à ce sage système,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque soleil te voit occuper tes loisirs :
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
"eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaisirs.

ODE XI.

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE.

SUSPENDS tes flots, heureuse Loire,
Dans ces vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire
Et des coteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de plus beaux cieux.

Ingénieuses rêveries,
Songes riants, sages loisirs,
Venez sous ces ombres chéries,

Vous suffirez à mes desirs.
Plaisirs brillants, troublez les villes;
Plaisirs champêtres et tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence?
Ces lieux charmants sont-ils déserts?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts?
Sur ces gazons et sous ces hêtres
D'une troupe d'amants champêtres
Que n'entends-je les libres airs?

Quel son me frappe? une voix tendre
Sort de ces bocages secrets,
On soupire : pour mieux entendre
Entrons sous ces ombrages frais.
J'y vois une nymphe affligée,
Sa beauté languit négligée,
Et sa couronne est un cyprès.

Seuls confidents de sa retraite,
Les Amours consolent ses maux;
L'un lui présente la houlette,
L'autre assemble des chalumeaux :

Foible secours! rien ne la touche,
Des pleurs coulent; sa belle bouche
M'en apprend la cause en ces mots :

D'Euterpe tu reçois les larmes :
Je vais quitter ces beaux vergers;
Aux champs françois perdant mes charmes,
Je fuis sur des bords étrangers.
Tu n'entends point dans ces prairies
Les chants vantés des bergeries :
C'est qu'il n'est plus de vrais bergers.

Dès qu'une frivole harmonie,
Asservissant mes libres sons,
Eut de la moderne [1] Ausonie
Banni mes premières chansons,
De ces plaines dégénérées,
France, je vins dans tes contrées :
J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor [2] sut calmer ma peine

1 On reproche les *concetti* et les pensées trop recherchées aux bergers italiens de Guarini, de Bonarelli, du cavalier Marin, etc.

2 Acteur des bergeries de M. le marquis de Racan, né en Touraine.

Par ses airs naïfs et touchants;
Galantes nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs:
Mourant, il laissa sa musette
Au jeune amant de Timarète [1],
Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Élysée
Posséda Racan et Segrais,
Lorsque leur flûte fut brisée,
L'Idylle perdit ses attraits:
A peine la muse fleurie
D'un nouveau berger de Neustrie [2]
En sauva-t-elle quelques traits.

Bientôt Flore vit disparoitre
Cette heureuse naïveté
Qui de mon empire champêtre
Faisoit la première beauté:
N'entendant plus aucun Tityre,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'écho se tut épouvanté.

1 Bergère des Idylles de M. de Segrais, né à Caen.
2 M. de Fontenelle.

La bergère, outrant sa parure,
N'eut plus que de faux agréments;
Le berger, quittant la nature,
N'eut plus que de faux sentiments;
Et ce qu'on appelle l'églogue
Ne fut plus qu'un froid dialogue
D'acteurs dérobés aux romans.

Leur voix contrainte ou doucereuse
Mit les dryades aux abois;
Leur guitare trop langoureuse
Endormit les oiseaux des bois;
Les amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma suite
La perte des premiers hautbois.

Tendres muses de cet empire,
Oh! si, sortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je soupire,
Ranimoit sa voix sur vos bords,
S'il quittoit sa langue étrangère,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords!

A ces mots la déesse agile

Des bois, des lointains azurés;
Sur ce mélange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faste et violence
Une sirène au ciel élance
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette scène tout inculte,
Mais par là plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de bergers heureux;
Le cœur, sur l'aile de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la ville,
Vient être berger avec eux.

Là, ses passions en silence
Laissent parler la vérité;
A la suite de l'innocence
Là voltige la liberté;

Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Oui, la vertu vit solitaire
Chez les bergers ses favoris;
Fuyant le faste et l'art austère,
Elle y badine avec les ris.
Farouche vertu du portique,
De ton mérite sophistique
Pourrions-nous être encore épris?

Aux vrais biens, par un doux mensonge,
L'églogue rend ainsi les cœurs:
La raison sait que c'est un songe,
Mais elle en saisit les douceurs;
Elle a besoin de ces fantômes:
Presque tous les plaisirs des hommes
Ne sont que de douces erreurs.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

ÉPITRES.

ODES.

FIN DE LA TABLE.





